SOUS PRESSE : { Les Deux Sergens, drame en trois actes et à spectacle, de M. d'Aubigny.

LA FRANCE

DRAMATIQUE

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHOIX DE PIÈCES MODERNES.

Opera-Comique.

LA NEIGE ou LE NOUVEL ÉGINARD,

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES.

CH. T.

629—630.

2374

PARIS.

CH. TRESSE, ÉDITEUR,
ACQUÉREUR DES FONDS
DE J.-N. BARBA ET V. BEZOU,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES,
N. 2 et 3, derrière le Théâtre-Français.

H. L. DELLOYE, EDITEUR
DE LA FRANCE PITTORESQUE,
DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE, ETC.
Rue des Filles-Saint-Thomas, 13,
Place de la Bourse.

1840.

LA NEIGE

OU

LE NOUVEL ÉGINARD,

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES,

PAR MM. SCRIBE ET G. DELAVIGNE,

Représenté sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 12 août 1840.

Musique de M. Auber.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE GRAND-DUC DE SOUABE	M. GRIGNON.
LOUISE DE SOUABE, sa fille	Mme F. MELOTTE.
LE PRINCE DE NEUBOURG, prince souverain d'Allemagne	M. MOREAU-SAINTI.
LE COMTE DE LINSBERG, officier au service du grand-duc	M. ROGER.
LE MARQUIS DE VALBORN, chambellan du grand-duc	M. DAUDÉ.
Mlle DE WEDEL, fille d'honneur de la princesse	Mme A. THILLON.
LA COMTESSE DE DRAKENBACK, gouvernante des filles d'honneur	Mme BLANCHARD.
WILHEM, jardinier du grand-duc	M. HENRI.
UN VALET.	
PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.	

La scène se passe en Souabe dans un des palais de plaisance du grand-duc.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un riche salon gothique. Porte à droite et à gauche, porte au fond. A gauche du spectateur, une table recouverte d'un tapis, sur laquelle est tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

M. DE LINSBERG, Mlle DE WEDEL.

Mlle DE WEDEL.

Non, la princesse n'est pas visible, elle n'est pas encore remise de sa frayeur; mais, savez-vous que moi qui vous parle, j'ai manqué mourir de joie et de surprise en vous apercevant?... Comment, monsieur le comte, on vous croit à soixante lieues d'ici, occupé à vous battre, et tout à coup vous vous trouvez à nos côtés à cette partie de traîneaux, où sans vous...

M. DE LINSBERG.

Rien n'est plus simple à vous expliquer. Arrivé hier à minuit, j'apprends que toute la cour devait se rendre ce matin sur le grand lac, et qu'il y aurait une course de traîneaux. J'étais curieux d'y assister; mais, pour différens motifs, ne voulant pas qu'on fût instruit de mon retour, je m'étais glissé dans la foule, et j'étais placé au premier rang, lorsque j'aperçois le traîneau de la princesse qui était lancé de notre côté et qui se dirigeait vers un endroit où la glace était rompue! Je n'eus que le temps de me précipiter au-devant de son altesse, et de l'arrêter. Je ne sais plus trop ce qui s'est passé... Je crois seulement que la

violence du coup m'a renversé, car j'ai entendu en tombant un cri d'effroi, et j'ai cru reconnaître la voix de la princesse et la vôtre, ma chère baronne.

Mlle DE WEDEL.

Je le crois bien! j'étais derrière; comme fille d'honneur de son altesse, je suis obligée de la suivre partout; et voyez où le devoir de ma charge allait me conduire!... Eh! mon Dieu, vous revenez de l'armée et j'oubliais de vous demander des nouvelles... Vous avez battu l'ennemi, n'est-il pas vrai?

M. DE LINSBERG.

Oui certainement...

Mlle DE WEDEL.

Ah! que vous avez bien fait!... Nous nous intéressions tous à vos succès, jusqu'à la princesse elle-même, qui ne s'occupait jamais de géographie, et que j'ai surprise deux ou trois fois suivant sur la carte les mouvemens de l'armée. Aussi, dès que j'apprenais quelques nouvelles favorables, je courais vite les lui répéter.

M. DE LINSBERG, souriant.

Que vous êtes bonne!... Ah! je savais bien que je pouvais compter sur l'amitié de mademoiselle de Wedel.

Mlle DE WEDEL.

N'est-ce pas bien naturel?... Il n'y a que vous dans cette cour avec qui je puisse m'entendre. Vous sans famille, moi sans fortune; exposés à toutes les attaques, à toutes les railleries, nous nous prêtions un mutuel secours; aussi je vous attendais... Ah!

M. DE LINSBERG.

Il y a donc du nouveau?

Mlle DE WEDEL.

Oh! beaucoup: je vais vous conter tout cela. D'abord un grand événement: la princesse, qui jusqu'ici paraissait insensible, aime enfin quelqu'un et va se marier.

M. DE LINSBERG, à part.

Ce qu'on m'avait dit était donc vrai, et mes soupçons n'étaient que trop fondés. (Haut.) Quoi! son altesse...

Mlle DE WEDEL.

Oui, son altesse la princesse Louise de Souabe va épouser le prince de Neubourg.

M. DE LINSBERG.

Le prince de Neubourg?

Mlle DE WEDEL.

Celui qui ce matin conduisait le traîneau de la princesse.

M. DE LINSBERG.

Eh bien, je l'aurais parié.

Mlle DE WEDEL.

Et moi aussi

M. DE LINSBERG, étonné.

Quoi donc?

Mlle DE WEDEL.

Qu'il renverserait son altesse! Le prince de Neubourg est le plus maladroit des hommes. Élevé dans les camps, n'ayant aucun usage de la société, brusque, bizarre, il ne fait rien comme tout le monde, et avec tout cela il est difficile d'être plus aimable.

M. DE LINSBERG.

Vous voulez plaisanter?

Mlle DE WEDEL.

Non, il a une franchise, une bonhomie qui font tout pardonner. Nul ne convient plus gaîment que lui de ses maladresses et ne s'entend mieux à les réparer. Du reste, il est vivement protégé par le grand-duc, par la comtesse de Drakenback, notre gouvernante, et par le petit chambellan Valborn, qui s'est fait votre ennemi mortel, je ne sais pourquoi, apparemment pour être quelque chose. Il croit que cela lui donne de la consistance...

M. DE LINSBERG.

Mon ennemi! Il l'a toujours été, surtout depuis que j'ai obtenu cette place de capitaine des gardes, que madame de Drakenback sollicitait pour lui. Mais, dites-moi, la princesse...

Mlle DE WEDEL.

D'abord recevait le prince assez mal; mais depuis, grâce à mes soins...

M. DE LINSBERG.

Vos soins, baronne?

Mlle DE WEDEL.

Oh! c'est charmant! c'est moi qui donne au prince de Neubourg des leçons de galanterie: c'est mon élève.

PREMIER COUPLET.

Je suis fière de ses progrès
Pour la grâce et la politesse;
A peine je le reconnais;
Mais il veut plaire à la princesse,
Et je crois qu'il a réussi.
(Linsberg fait un mouvement.)
Silence!... C'est un grand mystère!
Mais vous êtes mon seul ami,
Et de plus, vous savez vous taire.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Dieux! que viens-je d'apprendre!
Cachons-lui mon tourment.

Mlle DE WEDEL.

Daignez encor m'entendre.
Ah! ce n'est rien, vraiment.

SECOND COUPLET.

Mlle DE WEDEL.

Sur l'amour et sur son pouvoir,
Jusqu'ici j'ai peu de science;
A part moi pourtant j'ai cru voir
Qu'on lui donnait de l'espérance;
On aime à causer avec lui.
(Même mouvement de Linsberg.)
Silence!... C'est un grand mystère!
Mais vous êtes mon seul ami,
Et de plus, vous savez vous taire.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Dieux! que viens-je d'entendre!
Cachons-lui mon tourment.

Mlle DE WEDEL.

Oui, vous devez m'entendre.
N'en dites rien, vraiment.

M. DE LINSBERG.

C'est bien, je vous remercie. Je vais présenter mes hommages à la princesse; il faut que je la voie!...

Mlle DE WEDEL, l'arrêtant.

Eh mais, vous oubliez qu'elle n'est pas visible et que le ministre vous attend en audience particulière.

M. DE LINSBERG, d'un air préoccupé.

Oui... oui... j'oubliais!... vous avez raison! j'y vais de ce pas! Adieu, baronne... Adieu, mademoiselle. (Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

Mlle DE WEDEL, seule.

Adieu, mademoiselle!... Qu'a-t-il donc? je ne le reconnais pas! sombre, inquiet. Le grand-duc avait bien besoin de l'envoyer à l'armée...

SCÈNE III.

Mlle DE WEDEL, LA PRINCESSE, Mme DRAKENBACK, sortant de la porte à gauche du spectateur.

LA PRINCESSE, à Mme Drakenback.

Eh! de grâce, madame Drakenback, prenez moins d'inquiétude, je me trouve fort bien, et il me semble que je dois en savoir quelque chose. Mais comment vont ces dames?

LA COMTESSE.

Elles sont à peine remises de leur frayeur; car, excepté mademoiselle de Wedel, qui a toujours été du plus beau sang-froid, nous avons eu toutes les nerfs dans un état affreux.

Mlle DE WEDEL.

C'était de rigueur, votre altesse venait de se trouver mal! Mais, grâce au ciel, la voilà rétablie, et la santé va redevenir à l'ordre du jour.

LA PRINCESSE.

Dites-moi, Mathilde, ma liste est-elle là?

Mlle DE WEDEL, la prenant sur une table.

Oui, madame, voici le nom de toutes les personnes qui sont venues s'informer de la santé de votre altesse.

LA PRINCESSE, prenant la liste et lisant.

Le baron de Waller... M. de Valborn, le comte de Linsberg... Quoi! tout ce monde-là a eu la bonté d'envoyer?

Mlle DE WEDEL.

Oh! M. de Linsberg est venu lui-même, car je l'ai vu...

LA PRINCESSE, vivement.

Tu l'as vu? tu lui as parlé? n'avait-il rien? n'était-il pas blessé?

Mlle DE WEDEL.

Non, madame; mais je m'attendais à le voir joyeux et satisfait, et je ne sais d'où vient qu'il avait un air triste et malheureux.

LA PRINCESSE, avec intérêt.

Malheureux! et pourquoi donc? (Froidement.) N'a-t-il pas demandé à me voir?

Mlle DE WEDEL.

Oui, mais je lui ai dit que vous n'étiez pas visible.

LA PRINCESSE.

Visible!... non certainement... mais enfin... vous auriez dû penser...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte de Linsberg.

LA PRINCESSE, faisant un mouvement de joie, et se reprenant sur-le-champ.

Que me veut-il? Dites-lui que je ne peux en ce moment. (Rappelant le domestique.) Henri!... Demandez-lui ce qu'il me veut... Non, qu'il entre!

Mme DRAKENBACK, à part.

Encore ce M. de Linsberg que je ne puis souffrir!

LA PRINCESSE, à part.

Mon Ernest! mon époux! je vais donc te revoir!

(Entre le comte de Linsberg; il salue d'abord Mlle de Wedel qui reste dans le fond, et, s'approchant très près de la princesse, il la salue respectueusement.)

LA PRINCESSE, vivement et à voix basse.

Ah! mon cher comte...

M. DE LINSBERG, froidement et à voix haute.

Votre altesse me permettra-t-elle de lui adresser mes hommages?

LA PRINCESSE, à part.

Qu'a-t-il donc! (Après avoir regardé si Mlle de Wedel ne peut l'apercevoir.) Ernest, est-ce un époux! est-ce vous que j'entends?

LE DOMESTIQUE, annonçant de nouveau.

Monseigneur le prince de Neubourg, et M. le chambellan de Valborn...

(La princesse s'éloigne précipitamment de Linsberg et se rapproche de Mlle de Wedel. Quelques dames d'honneur entrent en ce moment et se placent à côté de la princesse.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE DE NEUBOURG, M. DE VALBORN, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, ET QUELQUES SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

ENSEMBLE.

Mlle DE WEDEL, bas au prince de Neubourg, qui salue la princesse.

Un peu plus bas... c'est bien... très bien comme cela.

M. DE LINSBERG, à part.

Le prince de Neubourg!... Que je le hais déjà!

LA PRINCESSE, le présentant au prince de Neubourg.

C'est monsieur de Linsberg.

LE PRINCE.

J'en ai l'ame charmée.
Je ne le connaissais que par sa renommée;
Car chacun vante ici, d'une commune voix,
Et son dernier combat et ses derniers exploits!

AIR :

J'honore avant tout le courage;
A mon rang je ne tiendrais pas
S'il ne me donnait l'avantage
D'être le premier au combat.
Oui, d'être soldat je fais gloire :
Quand pourrons-nous, aux champs de la victoire,
Et frères d'armes et rivaux,
Marcher sous les mêmes drapeaux!
(Détachant l'ordre de Neubourg.)
Qu'en attendant, ce noble signe
De votre valeur soit le prix!
Aucun plus que vous n'en est digne.
Tous les braves sont mes amis.

(Il le lui présente, et Linsberg, après avoir hésité un instant, l'accepte en s'inclinant.)

LE PRINCE.

(Reprise de l'air.)

J'honore avant tout le courage;
A mon rang je ne tiendrais pas
S'il ne me donnait l'avantage
D'être le premier aux combats.

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Oh! pour moi quel bonheur extrême!
Voir honorer celui que j'aime!
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

Mlle DE WEDEL.

Ah! pour moi quel bonheur extrême!
J'en suis plus fière que lui-même.
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

M. DE VALBORN et Mme DE DRAKENBACK.

Ah! pour moi quel dépit extrême!
Il séduit le prince lui-même:
Encor de nouvelles faveurs,
Sans cesse de nouveaux honneurs

M. DE LINSBERG.

Hélas! mon chagrin est extrême :
C'est en vain qu'il veut que je l'aime.
A celui qui fait mon malheur
Faut-il devoir un tel honneur!

LE PRINCE.

Oui, par cette faveur extrême,
Ici je m'honore moi-même.
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

CHOEUR.

De ce guerrier, que chacun aime,
Célébrons le bonheur suprême,
Et le grand prince dont le cœur
Sait ainsi payer la valeur.

Mlle DE WEDEL, bas au prince de Neubourg.

A merveille! Tous les jours de nouveaux progrès; mais vous n'avez pas encore pensé à demander des nouvelles de son altesse.

LE PRINCE, de même.

Étourdi que je suis! (Haut à la princesse.) Votre altesse ne s'est pas ressentie de l'accident de ce matin?

LA PRINCESSE.

Non, j'ai eu plus de peur que de mal. Mais comment tout cela s'est-il passé, et quel est donc mon libérateur?

LE PRINCE.

Je voudrais pouvoir dire que c'est moi... mais j'ai, au contraire, une peur horrible que cet accident-là ne soit de ma façon; et j'en suis d'autant plus désolé, que j'avais promis à la baronne de Wedel de ne pas faire une seule gaucherie d'aujourd'hui. J'étais penché sur le traîneau de votre altesse que je conduisais; et dans le moment où vous m'avez dit : Prince de Neubourg, j'ai besoin de vous voir et de vous parler...

M. DE LINSBERG, vivement.

Ah! son altesse vous disait...

LE PRINCE.

Ce sont ses propres paroles, et j'écoutais si attentivement que je n'ai plus pensé au traîneau, qui s'est dirigé tout seul, et ma foi sans M. de Linsberg... car c'est lui, vous ne vous en doutiez pas, c'est lui qui a encore remporté tout l'honneur de cette expédition navale, ce qui est fort beau, surtout pour un général de cavalerie.

M. DE LINSBERG, regardant la princesse.

Je suis fâché, monseigneur, que cet accident ait interrompu votre conversation avec son altesse.

LA PRINCESSE.

Un pareil entretien n'avait rien de bien intéressant.

LE PRINCE.

N'est-ce pas?... Et puis cela se retrouvera, vous me l'avez promis!

LA PRINCESSE, embarrassée.

Oh! certainement... il est fort indifférent que ce soit... Mais qu'avez-vous, monsieur de Lins-

berg? vous paraissez souffrir, peut-être est-ce de ce matin?

M. DE LINSBERG.

Votre altesse est trop bonne de daigner s'en apercevoir; qu'importe?

LA PRINCESSE.

On ouvre chez le grand-duc... (A Linsberg, qui fait un mouvement pour sortir.) Ne venez-vous pas lui faire votre cour?...

M. DE LINSBERG.

Oui, madame. (A part.) Je veux tout examiner, ne pas les perdre de vue!... Fut-il jamais situation pareille à la mienne! être mari, être jaloux, et ne pouvoir se plaindre!

Mlle DE WEDEL, à qui le prince offre la main.

A quoi pensez-vous donc? La main à son altesse!

LE PRINCE.

Dieux! quelle faute!

Mlle DE WEDEL.

Et de deux!

(Le prince de Neubourg se précipite vers la princesse et lui offre sa main; en ce moment, Linsberg, qui présentait la sienne, la retire en s'inclinant respectueusement.)

M. DE LINSBERG, à part.

Jusqu'à l'étiquette qui conspire contre moi!

(Ils sortent tous par la porte à droite du spectateur.)

SCÈNE VI.

Mlle DE WEDEL, seule, regardant sortir Linsberg.

RÉCITATIF.

Des succès de Linsberg que mon ame est ravie!
Mais n'a-t-il pas déjà trop de place en mon cœur?
Non, non, je ne serai jamais que son amie:
Ce titre seul suffit à mon bonheur.

AIR:

Tendre amitié, ton flambeau tutélaire
Vaut mieux pour nous que celui des amours;
Sans nous tromper il nous éclaire,
Et brille encor, même après nos beaux jours.

Combien de fois Linsberg sécha mes larmes,
Dont personne n'avait pitié:
De mes plaisirs il augmentait les charmes,
De mes chagrins il prenait la moitié.

Tendre amitié, ton flambeau tutélaire
Vaut mieux pour nous que celui des amours:
Sans nous tromper il nous éclaire,
Et brille encor, même après nos beaux jours.

Mais quand j'y pense, cependant,
Si mon ami devenait un amant...

Chassons cette vaine folie,
Reprenons ma gaîté chérie:
Sans lui, plus d'un adorateur
Déjà se dispute mon cœur.
Coquette, légère et frivole,
Je veux que Linsberg soit puni;
Tous les amans que je désole
Vont aujourd'hui payer pour lui.

SCÈNE VII.

Mlle DE WEDEL, M. DE LINSBERG, sortant de chez le grand-duc d'un air agité.

Mlle DE WEDEL.

Eh, mon Dieu!.... qu'avez-vous donc?

M. DE LINSBERG.

Rien... je vous quitte... je m'éloigne!...

Mlle DE WEDEL.

Qu'est-il donc arrivé?

M. DE LINSBERG.

Je ne sais; mais c'est un parti pris... le prince de Neubourg ne quitte pas son altesse; il est sans cesse auprès d'elle... (A part.) Et ce M. de Valborn, qui semblait prendre plaisir à me faire remarquer. (Haut.) Enfin, dans un moment où de nouveau la princesse lui présentait la main, je l'ai vu distinctement, il a osé la porter à ses lèvres!

Mlle DE WEDEL.

Au fait, c'est peu convenable; mais on peut lui pardonner.

M. DE LINSBERG.

Lui pardonner!... Je me suis élancé vers lui...

Mlle DE WEDEL, vivement.

Eh! pourquoi donc, monsieur; qu'est-ce que cela vous fait?

M. DE LINSBERG.

Qui? moi? je l'ignore... Mais enfin, dans ce mouvement j'ai heurté par mégarde M. de Valborn, qui sans doute s'en est formalisé, je ne sais ce que je lui ai répondu; mais c'est sur lui qu'est retombé mon ressentiment... Je n'étais plus à moi.

Mlle DE WEDEL.

O ciel! vous l'avez défié?

M. DE LINSBERG.

Je le crois.

Mlle DE WEDEL.

Devant des femmes! devant la princesse!

M. DE LINSBERG.

Devant le monde entier.

Mlle DE WEDEL.

Manquer à ce point de respect!

M. DE LINSBERG.

Je me suis aperçu de ma faute, à l'air sévère du grand-duc, aux murmures des courtisans; mais il était trop tard, la princesse m'avait donné l'ordre de sortir de sa présence..

Mlle DE WEDEL.

Pouvait-elle faire autrement?

M. DE LINSBERG.

Je le sais... (Regardant par le fond.) C'est M. de Valborn.

Mlle DE WEDEL.

Grand Dieu! qu'allez-vous faire?

M. DE LINSBERG.

Rien, je vous le promets; m'informer seulement de ce qui s'est passé.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE VALBORN.

M. DE VALBORN.

Mademoiselle de Wedel, la princesse va se retirer dans son appartement et vous a fait demander.

Mlle DE WEDEL.

Je me rends auprès de son altesse.

(Fausse sortie... Elle entre dans l'appartement à gauche et reparaît de temps en temps.)

M. DE VALBORN.

Je suis désolé, monsieur le comte, d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Jamais, je crois, le grand-duc, dont vous étiez le favori, ne s'est montré aussi sévère. Mais sans doute la vue de sa fille...

M. DE LINSBERG.

Quoi! la princesse...

M. DE VALBORN.

Elle était tellement indignée... que j'ai vu des larmes dans ses yeux. Aussi le grand-duc qui l'adore a partagé son ressentiment; et, sans les instances de vos amis, peut-être n'eût-il pas borné à six mois d'exil...

M. DE LINSBERG.

Je vous entends; mais je m'étonne que ce soit vous, monsieur, qu'il ait chargé de me l'apprendre.

M. DE VALBORN.

Je suis venu de moi-même, monsieur; nous avions à reprendre une conversation que la présence de son altesse a interrompue, et je suis maintenant aux ordres de monsieur de Linsberg.

M. DE LINSBERG.

Je compte ce soir me promener dans le parc; aurai-je l'honneur de vous y rencontrer?

M. DE VALBORN.

Ce soir?... non; vous savez que c'est la fête de son altesse, et qu'il y a un grand bal. Mon devoir m'oblige d'y paraître (avec intention), moi qui n'ai pas la même liberté que vous.

M. DE LINSBERG.

Il suffit. A demain donc le plus tôt possible.

M. DE VALBORN.

A demain. (Il sort.)

SCÈNE IX.

M. DE LINSBERG, Mlle DE WEDEL.

Mlle DE WEDEL.

Eh bien!...

M. DE LINSBERG.

Quoi! vous étiez encore là?

Mlle DE WEDEL.

Oui, parlez; que vous a-t-il dit?

M. DE LINSBERG.

Pendant six mois l'on m'exile de la cour.

Mlle DE WEDEL.

Ah! voilà ce que je craignais.

M. DE LINSBERG, à part.

Elle pleurait, et c'est moi qui l'afflige, qui l'outrage! Mais partir sans la voir, sans me justifier!.. (Haut.) Baronne, conduisez-moi vers elle, il faut que je la voie, que je lui parle.

Mlle DE WEDEL.

Y pensez-vous? ne vous a-t-on pas donné l'ordre de vous éloigner?

M. DE LINSBERG.

Oui, sans doute; aussi je veux lui parler: mais à elle seule.

Mlle DE WEDEL, d'un air étonné.

Ernest... Ernest... vous n'y êtes plus... Un entretien particulier quand elle vous a banni de sa présence!...

M. DE LINSBERG.

Oui, oui, vous avez raison; je ne sais ce que je veux.

RÉCITATIF.

O ciel! après trois mois d'absence...
Sans pouvoir lui parler, m'éloigner de ces lieux!
Et dévorer encor mes chagrins en silence!
Ah plaignez-moi! je suis bien malheureux.

DUO.

Il faut partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Mon avenir.

(A part.)

Mais auprès d'elle,
Mon cœur fidèle
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

Mlle DE WEDEL.

Eh quoi! partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Notre avenir.
Mais un cœur tendre,
Pour vous défendre,
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

M. DE LINSBERG.

Quoi! me bannir de sa présence!

Mlle DE WEDEL.

Qu'avez-vous fait? quelle imprudence!

M. DE LINSBERG.

Hélas! mon crime est bien plus grand.
(A part.)
O Louise! ô ma noble épouse!
J'ai pu, dans ma fureur jalouse,
Te soupçonner un seul instant;
J'ai mérité mon châtiment.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Il faut partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Mon avenir.
Mais un cœur tendre,
Pour me défendre,
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

Mlle DE WEDEL.

Eh quoi! partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Notre avenir.
Mais un cœur tendre,
Pour vous défendre,
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

(Linsberg sort par le fond, et Mlle de Wedel par la gauche du spectateur.)

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE I.

WILHEM, GARÇONS JARDINIERS, DOMESTIQUES, HOMMES et FEMMES du château, entrant par le fond.

CHOEUR.

De fleurs et de festons
Décorons ces salons;
Pour cette auguste fête,
Amis, que tout s'apprête,
Et que tout vienne offrir
L'image du plaisir.

WILHEM.

Du bal déjà la salle est préparée;
'arbustes et de fleurs mes soins l'ont décorée.
Que ces grands seigneurs sont heureux!
Tous les plaisirs sont faits pour eux:
C' matin un' cours' magnifique;
Maint'nant des dans's, de la musique.
(A voix basse.)
Mais écoutez-moi bien... Tantôt on a laissé
Des traîneaux sur le lac glacé,
Et nous pourrions, pendant la fête,
Nous donner en cachette
Un plaisir de grand seigneur.

TOUS.

Un plaisir de grand seigneur.

WILHEM, à une des jeunes filles.

De vous conduir' j'aurai l'honneur;
Ne craignez rien, jeune fillette,
Et, comme dit la chansonnette...

TOUS.

Voyons, voyons: que dit la chansonnette?

WILHEM.

PREMIER COUPLET.

Lorsque l'hiver enchaîne les flots,
Jeunes beautés, avec audace,
Accourez à ces plaisirs nouveaux;
L'amour peut guider vos traîneaux:
Nul danger ne vous menace.
Mais il est au printemps
Des périls bien plus grands:
Près de vous quand avec grace
Un danseur vient soudain
Vous présenter la main.
Ma suzon,
Ma Lison,
Pour danser,
Pour valser,
Ne va pas te presser.
Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace.
Il est trop dangereux de glisser;
Filettes, craignez de danser.

SECOND COUPLET.

Quand, sur la glace, en traîneau brillant
Gaîment on passe et l'on repasse,
Si parfois arrive un accident,
On se relève promptement:
Sans danger l'on se ramasse.
Mais sur l'herbe, en dansant,
Ah! c'est bien différent!
Du faux pas qui la menace,

Une fillette, hélas !
Ne se relève pas.
Ma Suzon,
Ma Lison, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Sans le troubler, laisse, vieux mari,
Ta femme courir sur la glace :
L'amour n'est là qu'un enfant transi ;
Ailleurs il est plus dégourdi :
C'est au bois qu'il vous menace.
Qu'un tendron imprudent
Fasse un' chute en dansant,
Pour l'époux quell' disgrace !
Car c'est lui, tout à coup,
Qui r'çoit le contre-coup.
Ma Suzon,
Ma Lison, etc.

Mais taisons-nous, faisons silence...
C'est le grand-duc qui s'avance.

CHOEUR.

C'est lui-même !... c'est monseigneur !

WILHEM.

Vite à l'ouvrage, et tous avec ardeur.

REPRISE DU CHOEUR.

De fleurs et de festons
Décorons ces salons ;
Pour cette auguste fête,
Amis, que tout s'apprête,
Et que tout vienne offrir
L'image du plaisir.

(Sur la ritournelle, ils saluent le grand-duc qui entre, et qui de la main leur fait signe de se retirer.—Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE GRAND-DUC, LE PRINCE DE NEUBOURG, qui sont entrés ensemble par la gauche du spectateur.

LE GRAND-DUC.

Je vous le répète, prince de Neubourg, c'est contre mon gré ; mais puisque vous l'exigez...

LE PRINCE.

Oui, sans doute ; je me suis déjà brouillé avec la princesse, et je crois, monseigneur, que j'aurais aussi le courage de me fâcher avec votre altesse, si elle me refusait la grace que je lui demande.

LE GRAND-DUC, souriant.

Je vois qu'il est bon d'être de vos amis : Linsberg restera. Qu'il vienne aujourd'hui seulement quand nous serons tous ici réunis, faire des excuses à ma fille, et que pendant huit ou dix jours il s'abstienne de paraître devant elle.

LE PRINCE.

Je vous remercie, monseigneur ; je n'attendais pas moins de votre altesse ; et la preuve c'est que d'avance j'avais fais prévenir M. de Linsberg de se rendre ici auprès de moi.

LE GRAND-DUC, souriant.

A la bonne heure ! Ce qui m'inquiète maintenant, c'est votre réconciliation avec ma fille : je crois cependant que ce n'est pas impossible, et qu'un simple billet, quelques phrases de galanterie...

LE PRINCE.

Des phrases de galanterie ! Vous trouvez cela facile ?...

LE GRAND-DUC.

Pour vous, sans doute, qui êtes toujours d'une recherche, d'une attention !... Je n'en veux d'autres preuves que ce que je vois ; (Regardant autour de lui.) des fleurs nouvelles ! dans le mois de janvier ! voilà qui est admirable !

LE PRINCE.

Vous trouvez ? j'en suis enchanté ! C'est une idée de Mlle Wedel ; car pour moi je ne me serais jamais avisé de dévaster toutes les serres des environs pour offrir à ces dames des roses au milieu de l'hiver. J'avoue que j'aurais eu la patience et la bonhomie d'attendre le printemps.

LE GRAND-DUC.

Adieu, prince ; à tantôt. Vous viendrez me prendre pour la fête ; je vous attendrai.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE III.

LE PRINCE, seul, s'approchant de la table.

Allons donc, puisqu'il le faut, essayons une épître de réconcilation ; j'aimerais autant avoir à faire un traité de paix : il n'y a qu'à signer.

SCÈNE IV.

LE PRINCE, M. DE LINSBERG.

M. DE LINSBERG, à part dans le fond.

Quel peut-être le motif du prince de Neubourg en me priant de suspendre mon départ ? aurait-il quelques soupçons ? Eh bien, tant mieux ! Je le connais assez brave pour ne s'en rapporter qu'à lui-même du soin de venger une offense ; c'est tout ce que je demande.

LE PRINCE, déchirant une feuille de papier.

Je crois vraiment que je n'en viendrai jamais à bout. (Se levant et apercevant Linsberg.) Ah ! c'est vous, mon cher comte ! Venez donc ; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

M. DE LINSBERG.

A moi, monseigneur !

LE PRINCE.

Vous ne quittez plus la cour... vous nous restez, on a obtenu votre grace.

M. DE LINSBERG.

Et qui donc a osé la demander ?

LE PRINCE.

Moi !

M. DE LINSBERG.

Vous ! mon prince ?

LE PRINCE.

Oh ! ce n'est pas sans peine ! J'ai eu une explication très vive avec le grand-duc, et je suis sérieusement fâché avec la princesse.

M. DE LINSBERG, avec joie.

Il se pourrait !

LE PRINCE.

C'est comme je vous le dis ; mais j'ai déclaré que vous étiez mon ami, mon meilleur ami ; que si vous partiez je vous suivrais, et ma foi, mon cher, c'est arrangé, je reste, et vous aussi.

M. DE LINSBERG.

Comment ! mon prince, il serait vrai ! (A part.) Allons, il n'y a pas moyen de chercher querelle à un homme comme celui-là !

LE PRINCE.

On exige seulement que vous fassiez tantôt ici de légères excuses à son altesse, et que vous soyez huit ou dix jours sans vous présenter à la cour.

M. DE LINSBERG.

Grand Dieu !... huit ou dix jours !

LE PRINCE.

Oui ; ce n'est pas là le plus terrible, parce qu'il paraît que vous êtes comme moi, et que la cour ne vous amuse pas autrement. — Ainsi c'est toujours ça de gagné. Nous irons à la chasse, nous passerons des revues, nous commanderons des manœuvres, enfin, vous ne me quitterez pas d'un moment ; en revanche, mon cher ami, il faut que vous me rendiez un service. J'exige votre parole.

M. DE LINSBERG, vivement.

Je vous la donne, monseigneur. (A part.) Trop heureux de m'acquitter envers lui !

LE PRINCE.

Eh bien, mon cher, grace à vous, me voilà brouillé avec la princesse ; il faut qu'à votre tour vous nous raccommodiez.

M. DE LINSBERG.

Moi, monseigneur ?

LE PRINCE.

Oui, mes conseillers ont pensé pour moi à ce mariage, qui est en effet fort avantageux, puisqu'il réunirait en ma personne la maison de Souabe à celle de Neubourg ; mais, par malheur, on ne peut pas se marier sans faire sa cour... Moi, je n'y entends rien, et sans la petite baronne de Wedel qui a bien voulu me donner quelques leçons...

M. DE LINSBERG.

Ah ! la baronne de Wedel...

LE PRINCE.

Oui, elle me fait répéter ; et, si vous voulez que je vous le dise, les répétitions m'amusent beaucoup plus que tout le reste. Mlle de Wedel est peut-être la seule personne de la cour avec qui je sois à mon aise. J'arrive auprès d'elle triste, découragé ; quand je la quitte je suis toujours content de moi. Ses éloges m'enchantent, et j'ai même du plaisir à être grondé par elle... Ah ! si c'était là la princesse, je ne serais pas embarrassé et mon mariage serait déjà fait ; mais l'aventure d'aujourd'hui va encore me reculer de quinze jours ; et, si vous ne venez pas à mon secours, il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

M. DE LINSBERG.

En s'adressant à moi, votre altesse oublie que d'ici à dix jours je ne puis me présenter devant la princesse ; qu'il m'est impossible de la voir, de lui parler.

LE PRINCE.

Aussi n'est-ce pas là ce que je vous demande. Le grand-duc m'a conseillé d'écrire ; mais c'est une chose terrible que cette lettre ! Écoutez, (En confidence.) vous êtes homme d'esprit et homme d'honneur, on peut se fier à vous, et si vous le voulez, nous allons la composer ensemble.

M. DE LINSBERG, à part.

En vérité, voilà une amitié désespérante ! (Haut.) Et comment, d'ailleurs, faire remettre ce billet à la princesse sans la compromettre ?

LE PRINCE.

Dès que le grand-duc le permet, vous sentez qu'il y a mille moyens.

M. DE LINSBERG, inquiet.

Sans doute par Mlle de Wedel ?

LE PRINCE.

Y pensez-vous ? charger cet enfant d'un pareil message ! Mettez-vous là, et écrivez ; c'est tout ce que je demande.

M. DE LINSBERG, à part.

Comment le refuser ? et que dira Louise en voyant cette écriture qu'elle connaît si bien ?

(Il se met à table.)

SCÈNE V.

LE PRINCE DE NEUBOURG, LINSBERG à la table, écrivant, WILHEM entrant par une des portes du fond et tenant une corbeille de fleurs.

LE PRINCE.

Ah ! c'est toi, Wilhem : attends-moi. (Allant à Linsberg.) Allez toujours, je suis à vous ; surtout rien de langoureux, parce que ce n'est pas mon genre.

M. DE LINSBERG.

J'aimerais mieux que votre altesse daignât me dicter.

LE PRINCE.

Non : j'ai beaucoup plus de confiance dans vos talens que dans les miens... J'oubliais de vous dire que la princesse m'avait demandé ce matin un moment d'entretien...

M. DE LINSBERG.

Oui, je le sais.

LE PRINCE.

Vous pouvez lui rappeler cela. (A Wilhem.) Eh bien! mon garçon, mes ordres sont-ils exécutés?

WILHEM.

Vous le voyez, monseigneur; et certainement des bouquets comme ceux-là, dans cette saison, il y a de quoi faire de l'honneur à un jardinier.

LE PRINCE.

C'est toi qui es celui du château?

WILHEM.

Non, monseigneur, je ne suis encore que sous-jardinier, et je venons demander à votre altesse s'il n'y a pas moyen de supplanter stilà qui est en chef et de me mettre à sa place.

LE PRINCE.

Ah ! tu as de l'ambition?

WILHEM.

Oh! une ambition d'enragé! ça, je peux ben m'en vanter; j'en ai comme un chambellan. V'là pas plus de quinze jours que maître Pierre m'a fait entrer dans les potagers de son altesse, et je voudrais déjà me pousser dans les jardins d'agrément, les cascades, les labyrinthes, parce qu'il n'y a que cela pour arriver.

LE PRINCE.

Oui, je vois que tu es pour les chemins tortueux, car il me semble que ce maître Pierre qui t'a fait entrer ici est celui que tu voudrais supplanter.

WILHEM.

Comme de juste! v'là quinze ans qu'il y est, et moi, j'arrivons... c'est à mon tour.

TRIO.

M. DE LINSBERG, qui pendant tout ce temps à écrit, se lève et présente la lettre au prince.

Voici ce que je viens d'écrire;
Monseigneur voudrait-il le lire?

LE PRINCE.

C'est bien... je m'en rapporte à vous:
Ces billets se ressemblent tous.

(Il prend le papier; et au moment où il va y jeter les yeux, il aperçoit la corbeille de roses que tient Wilhem, et comme frappé d'une idée soudaine, il dit à M. de Linsberg en lui montrant les roses :)

Et mais!... voici, pour porter un message,
Un confident et galant et discret!

M. DE LINSBERG.

Et quoi! votre altesse voudrait...

LE PRINCE, vivement.

Ajoutez les phrases d'usage,
Et fermez vite ce billet...

M. DE LINSBERG, s'approchant de la table et tournant le dos au prince.

Ah! grand Dieu! quel projet!

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Cet heureux artifice
Peut réussir, je croi.
O fortune propice,
Protége-moi!

WILHEM, au prince.

Pour que je réussisse,
Il m' faut d' l'appui, je croi.
Ah! soyez-moi propice,
Protégez-moi.

LE PRINCE.

Ce galant artifice
Lui plaira, je le croi.
Amour, sois-moi propice,
Protége-moi.

(Après cet ensemble, M. de Linsberg déchire la lettre qu'il vient de faire, et écrit à la hâte quelques lignes sur une feuille de papier qu'il ploie, et à laquelle il met un pain à cacheter.)

LE PRINCE, à Wilhem.

Et bien! sans déplacer personne,
Je veux, Wilhem, te rendre heureux.

WILHEM.

Si c'est possibl'! J'ai l'ame bonne,
Et je ne demande pas mieux;
Aussi c'est sur vous que je compte;
Parlez, disposez d' mes talens.

(M. de Linsberg s'approche et remet la lettre au prince.)

LE PRINCE.

C'est à merveille. Mon cher comte,
Recevez mes remercîmens.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG, avant de sortir, et regardant toujours la lettre.

Cet heureux artifice
Peut réussir, je croi.
O fortune propice,
Protége-moi!

WILHEM.

Pour que je réussisse,
Il m' faut d' l'appui, je croi.
Ah! soyez-moi propice,
Protégez-moi.

LE PRINCE.

Ce galant artifice
Lui plaira, je le croi.
Amour, sois-moi propice,
Protége-moi.

(Linsberg sort par le fond.)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, WILHEM.

LE PRINCE, à Wilhem.

Écoute ce que je vais te dire; tu remettras à chacune des dames d'honneur de la princesse un de ces bouquets pour le bal de ce soir; et celui-ci, cette touffe de roses (Cachant la lettre entre les fleurs.) sera pour la princesse, tu m'entends bien?

WILHEM.

Oui, monseigneur. Dirai-je de quelle part?

LE PRINCE.

Eh non! (Montrant la lettre en souriant.) elle le verra bien. D'ailleurs, quel autre que moi oserait?...

WILHEM.

Et y aura-t-il réponse?

LE PRINCE.

Réponse?... je n'en sais rien... Eh mais! je n'y avais pas pensé... Il faut savoir ce que je demande... (Rouvrant la lettre.) Voyons... Hum! hum! Il me semblait d'abord qu'il y en avait plus long (Lisant.) « Grace, grace, madame; si » vous saviez combien je vous aime, et combien » je suis malheureux de vous avoir déplu... » *De vous avoir déplu*... Voilà de ces phrases que je craignais, et dont je lui parlais tout à l'heure, ça ne dit rien, et ça ne va pas au fait. (Continuant.) « Si je ne vous suis pas le plus indifférent des » hommes, si notre union ne vous est pas odieuse, » daignez m'accorder après le bal un instant » d'entretien... » (Il s'arrête étonné.) Hein! moi qui lui reprochais d'être trop respectueux! il me semble au contraire qu'il me fait aller un peu vite. (Continuant.) « Si vous accueillez ma demande, » laissez tomber tantôt votre bouquet devant moi, » et je comprendrai que Louise me pardonne. »

Allons, allons, voilà qui est plus galant; parce qu'au fait, ce bouquet qui servira de réponse... C'est assez hardi, mais ce n'est pas mal, et je suis content de mon secrétaire. Après tout, qu'est-ce que je risque? La princesse m'avait demandé un entretien; c'est celui-là que je lui indique; et si on me refuse; si, comme je le crois bien, le bouquet reste en place, nous serons aussi avancés qu'auparavant, nous en serons quittes pour continuer la guerre d'observation. (Remettant la lettre dans le bouquet, et le donnant à Wilhem.) Le sort en est jeté!... Tu attendras ici la princesse sur son passage, et tu lui remettras ce bouquet sans rien dire.

WILHEM.

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Et il n'y a pas de réponse.

WILHEM.

Non, monseigneur... Et tenez, je croyons que v'là son altesse qui veniont de côté.

LE PRINCE.

Eh! mon Dieu, déjà! Et le grand-duc qui m'attend; courons le rejoindre.

(Il sort par la porte à droite du spectateur.)

SCÈNE VII.

WILHEM, qui se tient à l'écart; LA PRINCESSE en robe de bal, et en grande parure; LA COMTESSE DE DRAKENBACK, qui reste derrière la princesse.

LA PRINCESSE, à part.

L'ingrat! oser me soupçonner! lorsque j'ai tout sacrifié pour lui; et le plus cruel encore, il me force, moi... à l'éloigner... à le bannir...

WILHEM, s'avançant.

Je demandons bien des excuses à votre altesse, si j'osons l'interrompre. C'est des fleurs que je venions lui offrir.

LA PRINCESSE.

Oui, elles sont fort belles.

WILHEM.

Oh! elles sont encore plus étonnantes que vous ne le croyez!

LA PRINCESSE.

Que veut-il dire avec ses signes?

WILHEM.

Et v'là un bouquet de roses dont votre altesse me dira des nouvelles.

LA PRINCESSE, apercevant la lettre qui est dans les roses.

Qu'ai-je vu? (A part.) C'est de lui! (Froidement, et prenant le bouquet.) C'est bien, je l'accepte, et je reconnaîtrai cette attention.

WILHEM.

C'est que votre altesse ne se doute pas...

LA PRINCESSE, l'interrompant.

C'est bon, c'est bon. Pose là cette corbeille, et laisse-nous.

LA COMTESSE.

Eh bien! n'as-tu pas entendu son altesse?

WILHEM.

Il n'y a pas de doute, c'est au contraire son altesse qui ne m'entend pas. (A part.) Ça m'est égal; v'là toujours ma commission faite, arrivera ce qu'il pourra. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Voilà un jardinier fort extraordinaire.

LA PRINCESSE.

Il s'attendait à quelque récompense, que je lui enverrai plus tard. (*A la comtesse.*) Avertissez M[lle] de Wedel et ces dames. — Ah!... Donnez-moi un autre éventail et des gants; ceux-là ne me conviennent pas. (*La comtesse entre dans l'appartement de la princesse.*)

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE *seule, prenant la lettre, l'ouvrant vivement, et la parcourant tout bas.*

« ..... Malheureux de vous avoir déplu... » Il est malheureux; et moi donc! (*Continuant à lire tout bas, et s'interrompant.*) Non, non, certainement, je ne lui accorderai pas; il n'en est pas digne. Mais quelle imprudence! oser confier un pareil secret à ce jardinier!... Ah! je ne le reconnais pas là.

(*Elle cache la lettre dans son sein.*)

SCÈNE X.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE *rentrant avec des gants et un éventail qu'elle remet à la princesse.*

LA COMTESSE.

Votre altesse est-elle contente de sa toilette?

LA PRINCESSE, *mettant ses gants et arrangeant le bouquet à son côté.*

Oui... oui... c'est fort bien.

LA COMTESSE.

Votre altesse veut-elle que j'attache ce bouquet?

LA PRINCESSE.

Non, c'est inutile... On vient...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE GRAND-DUC, M. DE VALBORN, LE PRINCE DE NEUBOURG, M[lle] DE WEDEL, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

CHOEUR.

C'est par vous, aimable princesse,
Que le bonheur règne en ces lieux.
Vous devez à notre tendresse
Et ces hommages et ces vœux.

LE GRAND-DUC, *à la princesse.*

Oui, pour que la fête commence,
On n'attend plus que ta présence.

LA PRINCESSE.

Mon père, je suis vos pas.
(*Regardant autour d'elle avec inquiétude.*)
Non... je ne le vois pas.
(*Avec un mouvement de joie.*)
C'est lui!...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LINSBERG.

M. DE VALBORN, *bas à la comtesse.*

Quoi! dans ces lieux, aux regards de son maître,
Le comte ose reparaître!

LA COMTESSE, *de même.*

Monseigneur l'a voulu... nous allons, sans pitié,
Voir son orgueil humilié.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
M'enchante aujourd'hui.

M. DE LINSBERG.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE GRAND-DUC, *regardant le prince.*

Je tremble... j'espère.
A ma fille s'il peut plaire,
Mon plan a réussi.

M. DE VALBORN et LA COMTESSE.

Qu'il tremble... j'espère
Bientôt, par mon savoir-faire,
Perdre le favori.

M. DE LINSBERG, *sur un signe du grand-duc, s'avançant respectueusement près de la princesse.*

D'un insensé, d'un téméraire
Daignez, princesse, accueillir la prière!
Excusez un instant d'oubli
Dont son cœur est déjà puni.
(*La princesse reste immobile et sans le regarder.*)
Mais je vois, à votre silence,
Que vous ne sauriez pardonner;
Hélas! et de votre présence
Pour jamais il faut m'éloigner.

(*Il fait un pas pour se retirer... La princesse détache doucement son bouquet avec sa main gauche et le laisse tomber en ce moment.*)

LE PRINCE, *qui a suivi tous ses mouvemens.*

Quel bonheur! elle y consent!
A mes vœux on daigne se rendre.

M. DE LINSBERG, à part.

Quel bonheur ! elle y consent !
Cette nuit elle va m'entendre.

LA COMTESSE, qui au moment où le bouquet est tombé s'est précipitée pour le ramasser, le rend à la princesse.

Je l'avais dit ; mais votre altesse
N'a pas voulu qu'on l'attachât.

LE PRINCE.

Oui, de cette fête, princesse,
Vos attraits vont doubler l'éclat...

ENSEMBLE.

M. DE VALBORN et LA COMTESSE.

Ah ! pour moi, je suis d'une ivresse !
On éloigne le favori.

M. DE LINSBERG.

Ah ! rien n'égale mon ivresse !
A me voir elle a consenti.

LE PRINCE.

Ah ! rien n'égale mon ivresse !
Notre projet a réussi.

Mlle DE WEDEL.

Je n'ai jamais vu la princesse
Aussi sévère qu'aujourd'hui.

M. DE LINSBERG, à part.

Cette nuit !

LE PRINCE, de même.

Cette nuit !

LA PRINCESSE, de même.

Cette nuit !

ENSEMBLE.

LE PRINCE et M. DE LINSBERG.

Ah ! c'est charmant !

LA PRINCESSE.

Ah ! mon cœur tremble en y pensant !

ENSEMBLE.

Mlle DE WEDEL.

Je tremble... j'espère...
Mais d'où vient la colère
Qu'elle a contre lui ?

LA PRINCESSE.

Je tremble... j'espère...
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE PRINCE.

Je tremble... j'espère...
Ce projet téméraire,
M'enchante aujourd'hui.

LE GRAND-DUC.

Je tremble... j'espère...
A ma fille il doit plaire.
Mon plan a réussi !

M. DE LINSBERG.

Je tremble... j'espère...
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui !

M. DE VALBORN et LA COMTESSE

Qu'il tremble... j'espère
Bientôt, par mon savoir-faire,
Perdre le favori !

(Le grand-duc donne la main à la princesse, le prince de Neubourg à Mlle de Wedel. Ils entrent tous par la porte à gauche, et M. de Linsberg sort par le fond.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de la princesse. — Le décor est entièrement fermé. — Tout le fond du théâtre est occupé par trois grandes croisées à vitreaux gothiques. — Au second plan deux portes latérales ; et à droite, sur le premier plan, une plus petite porte qui est censée celle d'un cabinet.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE DE DRAKENBAK, PLUSIEURS FEMMES. (La princesse est devant sa toilette, entourée de ses dames d'honneur, qui s'occupent à la déshabiller. La robe de bal que la princesse vient de quitter est étendue sur un fauteuil.)

LA PRINCESSE, à la comtesse et aux dames d'honneur.

Je vous remercie, mesdames ; que je ne vous retienne pas davantage. Il doit être tard ; bonsoir ! bonsoir, mesdames.

(La comtesse et les autres dames font la révérence, et sortent en emportant la robe de la princesse.)

SCÈNE II.

LA PRINCESSE seule, près de la porte.

Bien !.. elles s'éloignent... J'entends ouvrir leurs appartemens ; car c'est un fait exprès, ils donnent tous sur le corridor. Allons, elles causent encore ;

leurs bonsoirs n'en finissent pas... Grâce au ciel! toutes les portes se referment. Ah! mon Dieu! qu'on a de peine à être seule!

ROMANCE.

Dans ce palais on m'entoure, on m'adore :
De tant de soins comment me délivrer?
Le cœur chagrin, il faut sourire encore.
Fille de roi n'a pas droit de pleurer.
O toi! l'objet d'une ardeur légitime,
Cache-leur bien que tu m'as su charmer;
De mon amour ils te feraient un crime.
Fille de roi n'a pas le droit d'aimer!

Il va venir! mon ami!... mon Ernest! je vais donc te voir! mais à quel prix?... Il m'a fallu trahir mon secret, le confier à quelqu'un, et ce n'était pas à mon père. Pauvre baronne de Wedel! Lorsqu'elle a appris que le comte de Linsberg était mon époux, quelle a été sa surprise! Oh! je le vois maintenant, et j'aurais dû m'en douter, elle était bien près de l'aimer. Chère Mathilde!... Avec quel zèle elle a promis de me servir!... Mais pourra-t-elle rejoindre le comte de Linsberg? pourra-t-elle lui faire parvenir cette clé? et s'il était découvert? si on le voyait entrer ou sortir de mon appartement? Quelle imprudence! exposer à la fois mon repos, mon honneur, mon existence!... Oui, mais je vais le voir!... Il me semble qu'on marche dans ce corridor... Écoutons... Ah! comme mon cœur bat!... c'est lui!... c'est Ernest!... Courons lui ouvrir. (Elle ouvre la porte et s'écrie avec expression.) Ah! mon ami!... Ciel! mon père!

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC.

Je vois ta surprise; tu ne m'attendais pas à une heure semblable; mais j'ai aperçu de la lumière dans ton appartement, et comme je voulais te parler demain matin d'une affaire importante, qui nous intéresse tous les deux, je n'ai pas eu la patience d'attendre.

LA PRINCESSE, à part.

Et lui qui va venir!... je suis perdue!...

LE GRAND-DUC.

Prends ce fauteuil... Oui... Comme tu me regardes!... Prends ce fauteuil... et causons de bonne amitié. (S'asseyant.) Sais-tu que je suis enchanté de mon idée. C'est une bonne fortune de pouvoir te parler librement et sans témoin, aussi je suis décidé à en profiter, et nous allons avoir une longue conférence... Eh bien! qu'as-tu donc?

LA PRINCESSE, assise et prêtant l'oreille du côté de la porte, à droite.

Rien... J'avais cru entendre...

LE GRAND-DUC.

Sois tranquille; qui veux-tu qui vienne ici à cette heure? Tu te doutes bien que je veux te parler du prince de Neubourg; il t'aime beaucoup, tu le sais. Ne serait-il pas convenable d'abréger le temps de son épreuve et de lui déclarer franchement tes sentimens?

LA PRINCESSE, sans l'écouter, et regardant autour d'elle.

Oui... oui.. certainement : je pense comme vous. (A part.) Ah! combien je souffre...

LE GRAND-DUC, souriant.

Comment! il serait vrai! Eh bien! je ne t'aurais pas crue aussi raisonnable ni aussi disposée à m'obéir.

LA PRINCESSE, se levant de son fauteuil.

Moi!... Ah! croyez que désormais rien n'égalera ma soumission, mon obéissance.

LE GRAND-DUC.

Eh mais! je n'en ai jamais douté. (Se levant aussi.) Je craignais seulement que tu ne voulusses différer, demander du temps; mais puisque tu consens, demain je déclarerai publiquement ton mariage avec le prince de Neubourg.

LA PRINCESSE.

O ciel!... Que dites-vous?

LE GRAND-DUC.

Tu viens toi-même de m'y autoriser, et j'ai ta parole.

LA PRINCESSE.

Qui! moi!... j'ai pu promettre!... Ah! si votre fille vous est chère, je vous prie, je vous supplie...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

(Léger bruit indiqué par l'orchestre.)

LA PRINCESSE, écoutant.

O ciel!

LE GRAND-DUC.

Quelle frayeur t'agite?
Te voilà tremblante... interdite!...
D'où vient le trouble où je te vois?

LA PRINCESSE, écoutant toujours.

C'est en fait... oui... oui... cette fois.
Je ne me trompe pas, et tout mon sang se glace.
On vient... Ah! l'on vient! grace! grace!
Oui, mon père, quand vous saurez!...

LE GRAND-DUC.

Par la terreur vos traits sont altérés.
Parlez!

LA PRINCESSE.

C'est moi, c'est moi, mon père,
Qui mérite votre colère!

LE GRAND-DUC.

Que dites-vous?

(La porte à droite s'ouvre.)

LA PRINCESSE.

(A part.)

Apprenez... Dieux!

Ce n'est pas lui!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mlle DE WEDEL.

Mlle DE WEDEL.

Monseigneur en ces lieux!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Quel destin tutélaire
L'envoie auprès de moi!
Ah! cachons à mon père
Mon trouble et mon effroi.

Mlle DE WEDEL.

Quel est donc ce mystère?
(A la princesse.)
Ne craignez rien... c'est moi!
Cachez aux yeux d'un père
Ce trouble et cet effroi.

LE GRAND-DUC.

Quel est donc ce mystère?
(Regardant Mlle de Wedel.)
Taisons-nous... je le doi;
Mais je saurai, j'espère,
D'où venait cet effroi.
(A Mlle de Wedel.)
Vous, baronne, chez la princesse,
Qui vous amène, à cette heure... en ces lieux?

Mlle DE WEDEL, au grand-duc.

Nous entendions du bruit chez son altesse.
Craignant pour ses jours précieux,
Notre gouvernante, éperdue,
Voulait venir, et je l'ai prévenue;
J'accourais...

LA PRINCESSE, à Mlle de Wedel.

Ah! quelle reconnaissance!

Mlle DE WEDEL.

Mais, par bonheur, je vois que ma présence
Est inutile, et je sors.

LE GRAND-DUC, la retenant.

Demeurez.
Adieu, ma fille... adieu, Louise.
Du trouble où je vous vois demain vous m'instruirez.

LA PRINCESSE.

Que voulez-vous que je vous dise?

LE GRAND-DUC.

Vous m'avez promis un aveu;
Je compte sur votre franchise.

LA PRINCESSE.

Mon père!...

LE GRAND-DUC.

Adieu... ma fille... adieu.

ENSEMBLE.

LE GRAND-DUC

Quel est donc ce mystère?
Taisons-nous, je le doi.
Mais je saurai, j'espère,
D'où venait cet effroi.

LA PRINCESSE.

Un trouble involontaire
Vient s'emparer de moi.
Ah! cachons à mon père
Mon trouble et mon effroi.

Mlle DE WEDEL.

Quel est donc ce mystère?
Comptez toujours sur moi;
Cachez aux yeux d'un père
Ce trouble et cet effroi.

(Le grand-duc sort.)

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, Mlle DE WEDEL.

Mlle DE WEDEL, le regardant sortir, et allant fermer la porte.

Il s'éloigne.

LA PRINCESSE, se jetant dans un fauteuil.

Ah!... Mathilde... j'ai cru que j'en mourrais.

Mlle DE WEDEL.

Ce n'est rien, madame; ce n'est rien. Rassurez-vous, l'orage est passé, et le beau temps va venir. Sans doute M. de Linsberg est ici?

LA PRINCESSE.

Non, vraiment.

Mlle DE WEDEL.

Comment! non? Mais il devrait être arrivé depuis long-temps!

LA PRINCESSE.

Je n'y conçois rien. Il faut que quelque heureux événement ait retenu ses pas, car sans cela il aurait rencontré mon père. Mais comment as-tu trouvé le moyen de lui faire parvenir cette clé?

Mlle DE WEDEL.

Allez, j'étais bien embarrassée! Moi, d'abord, et contre mon habitude, je n'avais pas réfléchi. Je vous avais promis, en vous quittant, de le voir, de lui parler, de lui remettre cette maudite clé; parce que dans ce moment-là je ne pensais à rien, qu'à vous rendre service, et à lui aussi. Mais comment faire? il était près de minuit, j'étais en costume de bal; le moyen de parvenir jusqu'à M. le comte de Linsberg, qui était sans doute retiré dans son appartement? En conscience, je ne pouvais pas le faire prévenir par son valet de chambre que la première dame d'honneur de son altesse désirait lui parler... Aussi je me désespérais, lorsque j'aperçois sous le vestibule, et près

de la porte, Wilhem, ce garçon jardinier, qui aujourd'hui, à ce que vous m'aviez dit, vous avait déjà remis un message. Écoute, lui dis-je, en lui glissant ma bourse dans la main, il faut ici du zèle et de la discrétion; remets cette clé à la personne qui tantôt t'a chargé de présenter un bouquet à la princesse. Je comprends, a-t-il dit, et il est parti.

LA PRINCESSE.

En effet, c'était le meilleur moyen. Ernest maintenant doit l'avoir reçue.

Mlle DE WEDEL.

Aussi je pense que M. le comte ne peut tarder à venir.

LA PRINCESSE.

Pourquoi ne dis-tu plus Linsberg, et ne l'appelles-tu que M. le comte?

Mlle DE WEDEL, troublée.

Je ne sais... (En souriant.) C'est peut-être depuis que votre altesse ne l'appelle plus qu'Ernest... Mais je vous vois troublée, inquiète...

LA PRINCESSE.

Oui... il ne vient pas, et je crains que lui... que mon père. Ah! Mathilde, je suis bien malheureuse.

Mlle DE WEDEL, avec sentiment.

Malheureuse! Pourquoi donc! puisqu'il vous aime? (Avec gaîté.) Allons, allons, ne pensons plus à cela, et ne soyons pas généreuse à demi. Je sais le moyen de calmer vos inquiétudes...

(Elle va pour sortir.)

LA PRINCESSE.

Où vas-tu donc?

Mlle DE WEDEL.

Faire un ingrat, car je cours protéger son arrivée, et l'amener à vos pieds.

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, seule, la regardant sortir.

Bonne Mathilde!... (Écoutant vers le fond.) Eh! mais! j'ai cru entendre du bruit; c'est vers ces croisées qui donnent sur le lac glacé... On frappe; qu'est-ce que cela veut dire? (Avec effroi.) Et Mathilde qui est partie!... qui me laisse seule!...

M. DE LINSBERG, en dehors, à voix basse.

Louise!... Louise!...

LA PRINCESSE.

Dieu!... c'est sa voix!

(Elle court ouvrir, et Linsberg paraît enveloppé d'un manteau brun.)

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE, M. DE LINSBERG.

LA PRINCESSE.

Quoi! c'est vous, mon ami! Comment arrivez-vous ainsi? On ne vous a donc pas remis la clé de ce pavillon?

M. DE LINSBERG.

Quelle clé?

LA PRINCESSE.

Celle que mademoiselle de Wedel vous a envoyée de ma part.

M. DE LINSBERG.

Du tout: je n'ai rien reçu, et je ne savais comment parvenir jusqu'à vous; lorsque j'ai pensé que le froid excessif avait dû geler le lac qui s'étend jusque sous vos fenêtres... Je me suis hasardé à le traverser, et je suis arrivé jusqu'ici sans accident et sans que personne m'ait aperçu.

LA PRINCESSE.

Voyez donc, mon ami, quelle imprudence! Si la glace avait fléchi sous vos pas, si vous aviez couru le même péril que celui auquel vous m'avez arrachée ce matin! Ernest, promettez-moi de ne plus vous exposer ainsi.

M. DE LINSBERG.

Rassurez-vous, aucun danger; mais quand il y en aurait eu, que n'aurais-je pas bravé pour vous voir un seul instant, pour entendre de votre bouche mon pardon!

LA PRINCESSE.

Mon ami, que tout cela soit oublié: j'ai tant de choses à vous dire!

M. DE LINSBERG.

Oui, n'en parlons plus... Mais, convenez-en vous-même, Louise, ne m'avez-vous pas rendu bien malheureux?

LA PRINCESSE.

Et vous, n'avez-vous pas été bien injuste!... Abuser de ma situation, me forcer devant toute la cour à vous dire des choses cruelles!... oser me soupçonner, et bien plus, me le faire voir à moi qui ne peux me défendre!... Ernest, est-ce généreux?

M. DE LINSBERG.

Mais encore pourquoi demander cette entrevue au prince de Neubourg?

LA PRINCESSE.

Ne prévoyant aucun moyen d'échapper à cet hymen, je voulais me confier à sa générosité, je voulais tout lui avouer. C'était le seul moyen de nous en faire un protecteur, un ami.

M. DE LINSBERG.

Quoi! c'était là votre motif?...

LA PRINCESSE.

Oui, mais maintenant il n'en est plus temps: le grand-duc vient de m'annoncer que demain

mon mariage serait déclaré publiquement à la cour.

M. DE LINSBERG.

Demain ! grand Dieu !

LA PRINCESSE.

Oui... c'est demain. Quel parti prendre? Abandonner mon père... le priver de sa fille ? Jamais, Ernest, je ne pourrai m'y résoudre. Mais lui faire un aveu qui doit attirer sur vous sa colère...

M. DE LINSBERG.

Ah ! s'il n'exposait que moi !

LA PRINCESSE.

Silence ! Ernest !... n'entends-tu pas marcher ?

M. DE LINSBERG.

Oui, j'entends dans le corridor les pas de plusieurs personnes.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS ; Mlle DE WEDEL.

Mlle DE WEDEL.

Madame, madame... voici M de Linsberg. (Apercevant Ernest.) Dieu ! c'est lui... J'ai cru qu'il me suivait.

M. DE LINSBERG.

Que dites-vous ?

Mlle DE WEDEL, lui faisant signe de la main.

Calmez-vous : c'est moi, moi seule, qui suis cause de tout ! Empêchons du moins qu'on ne nous surprenne. Fermons cette porte. (Elle va fermer la porte qui est à droite des spectateurs, sur le second plan, et, en redescendant le théâtre, elle se trouve entre la princesse et M. de Linsberg.) Au milieu de l'obscurité, j'avais cru vous reconnaître dans le premier vestibule. Vous paraissiez incertain sur le chemin qu'il fallait prendre, et je vous avais indiqué à voix basse les moyens d'arriver jusqu'ici...

LA PRINCESSE.

Taisons-nous, on est près de la porte...

Mlle DE WEDEL.

Heureusement on n'entrera pas.

M. DE LINSBERG.

Si vraiment ; j'entends le bruit d'une clé ; quel est le téméraire ?...

Mlle DE WEDEL, montrant à la princesse la porte à gauche.

Rentrez, madame.

M. DE LINSBERG.

Oui, je veillerai sur vous.

Mlle DE WEDEL, le poussant de l'autre côté.

Non pas vous, mais moi. Si son honneur vous est cher, ne vous montrez pas et laissez-moi faire. (Linsberg entre dans le cabinet à droite, sur le premier plan.) La porte s'ouvre... Allons, du courage.

SCÈNE IX.

Mlle DE WEDEL, se jetant dans le fauteuil et prenant un livre sur la toilette ; LE PRINCE DE NEUBOURG, entrant avec précaution par la porte à droite qui est sur le second plan.

LE PRINCE.

Maudite serrure !... J'ai cru qu'elle ne s'ouvrirait jamais.

Mlle DE WEDEL.

Que vois-je ?... le prince de Neubourg !

LE PRINCE, à part.

C'est une singulière chose qu'un rendez-vous ! Il me semble presque que j'ai peur... Oui, parbleu, car je tremble... Allons, rassurons-nous... et avançons. (Apercevant Mlle de Wedel dans le fauteuil.) C'est la princesse !... Cette lecture l'occupe tellement qu'elle ne m'a pas entendu. (Toussant légèrement.) Hem...

Mlle DE WEDEL, affectant la surprise, et laissant tomber son livre à terre.

Ah ! mon Dieu !... Qui va là ?...

LE PRINCE, étonné.

Mademoiselle de Wedel !

Mlle DE WEDEL.

Quoi ! c'est vous, monseigneur ; comment vous trouvez-vous ici ! Chez moi, à une heure pareille !

LE PRINCE.

Il se pourrait ? Je suis chez vous ?

Mlle DE WEDEL.

Oui, sans doute, et je vous trouve bien hardi...

LE PRINCE.

Ne vous fâchez pas, baronne, je vous en prie.

Mlle DE WEDEL, à part.

Il tremble, prenons courage. (Haut.) Enfin, je vous le répète, comment vous trouvez-vous dans mon appartement ?

LE PRINCE.

Tenez, baronne, si vous voulez que je vous le dise... je n'en sais rien. Mais tout ce qui m'arrive aujourd'hui est si extraordinaire que je me crois sous quelque maligne influence... Imaginez-vous qu'un jardinier du château m'apporte, il y a quelques heures, une clé de ce pavillon, de la part d'une dame d'honneur dont il ne peut me dire le nom.

Mlle DE WEDEL, à part.

Allons, Wilhem fait bien ses commissions.

LE PRINCE.

Oh ! ce n'est rien encore, et vous allez voir les malheurs qui me sont arrivés ; d'abord je rencontre à la porte extérieure un factionnaire sur lequel je ne comptais pas, et il m'a fallu, par le froid qu'il fait, attendre pendant une heure qu'il voulût bien s'endormir. Enfin, il s'y est décidé.

Mlle DE WEDEL, à part.

Voyez un peu comme les dames d'honneur sont gardées !....

LE PRINCE.

Mais, arrivé dans un vaste vestibule où je voyais à peine, deux galeries se présentent; laquelle prendre? J'allais choisir au hasard, lorsque je crois entendre le bruit d'une robe, et une femme, légère comme une sylphide, passe rapidement à côté de moi en me disant à voix basse : « La galerie à gauche, la porte en face. » Et déjà elle était disparue devant moi comme pour m'indiquer le chemin. Mais, le plus étonnant, il est vrai que dans ce moment, baronne, je pensais à vous, c'est qu'un instant j'ai cru reconnaître votre voix.

Mlle DE WEDEL, vivement.

A moi, monseigneur?

LE PRINCE.

Mon Dieu, apaisez-vous! je dis que j'ai cru reconnaître... Comment voulez-vous que j'aille supposer?.. D'ailleurs la personne était beaucoup plus grande... Je vois que vous riez de mon aventure; mais il n'en est pas moins vrai que c'est d'après les avis de cette dame mystérieuse que je suis arrivé jusqu'ici.

Mlle DE WEDEL.

A la bonne heure!... Mais tout cela ne m'apprend pas quels étaient vos desseins, et chez qui vous croyez être dans ce moment.

LE PRINCE.

Chez qui? Ah! par exemple, baronne, vous qui souvent me donnez des leçons, vous me permettrez de vous dire que c'est une indiscrétion, à vous, de me faire une pareille demande... (Prenant un fauteuil et faisant le geste de s'asseoir.) Non pas que vous n'ayez toute ma confiance; mais vous sentez qu'il est impossible...

Mlle DE WEDEL.

Eh bien, n'allez-vous pas vous asseoir, vous établir ici? J'espère, monseigneur, que vous allez vous retirer; et vous devez vous estimer trop heureux que je ne parle pas à la princesse de vos promenades nocturnes.

LE PRINCE.

Oh! vous le pouvez, je crois que cela ne lui fera rien.

Mlle DE WEDEL, regardant autour d'elle.

Oui, je le crois aussi.

LE PRINCE, étonné.

Et pour quelles raisons?

Mlle DE WEDEL, à part.

Quelle idée!... (Haut et d'un air négligent.) Oh! pour des raisons qui vous fâcheraient peut-être si vous les connaissiez. Et puis ce serait trop long à vous expliquer.

LE PRINCE.

Si ce n'est que cela... je ne suis pas pressé. (S'asseyant tous deux.) Parlez, je vous en prie... je me trouve si bien ici.

Mlle DE WEDEL.

Eh bien donc, depuis quelque temps j'ai fait une découverte fort importante... (Le prince rapproche un peu son fauteuil.) et comme je vous ai promis de vous dire la vérité...

LE PRINCE.

Oui, morbleu! et je vous montrerai que je suis digne de l'entendre.

Mlle DE WEDEL.

Eh bien, j'ai à peu près acquis la preuve... (Hésitant.) que la princesse ne vous aime pas.

LE PRINCE.

Vous croyez?

Mlle DE WEDEL, d'un ton affirmatif.

A n'en pouvoir douter.

LE PRINCE.

Eh bien, je l'aurais parié : je me le suis dit vingt fois; mais enfin, mes soins, ma complaisance, l'affection que j'aurai pour elle lui tiendront peut-être lieu de l'amour qu'elle n'a pas pour moi : et qu'importe, après tout, si je fais son bonheur?

Mlle DE WEDEL.

Son bonheur!.... Non, car j'ai fait encore une autre observation : (Le prince rapproche encore son fauteuil, et se trouve tout près d'elle.) c'est que vous ne l'aimez pas non plus.

LE PRINCE.

En êtes-vous bien sûre?...

Mlle DE WEDEL.

Je puis vous le jurer!... Je vous vois galant auprès d'elle; mais jamais le désir de la voir ne vous a fait manquer une partie de chasse.

LE PRINCE.

C'est vrai.

Mlle DE WEDEL.

Jamais son arrivée subite ne vous a troublé.

LE PRINCE.

C'est encore vrai.

Mlle DE WEDEL.

Jamais les hommages qu'on lui rendait n'ont excité votre émotion.

LE PRINCE, avec tendresse.

C'est bien étonnant, tout ce que vous dites là, je le ressens auprès de vous!...

RÉCITATIF.

Mlle DE WEDEL.

O ciel! que dites-vous? ma surprise est extrême.

DUO.

LE PRINCE.

Oui, je le vois, oui, je vous aime,
Depuis long-temps je m'en doutais,
Et cependant je n'ai jamais
Osé vous le dire à vous-même!

Mlle DE WEDEL, souriant.

D'un tel amour comment avoir pitié,
Quand tout à l'heure, et près d'une autre belle,
Ce rendez-vous...

LE PRINCE, vivement, et se frappant le front.
Ce mot me le rappelle;
(Tendrement.)
Auprès de vous je l'avais oublié.
Mlle DE WEDEL.
Monseigneur veut rire, je gage.
LE PRINCE.
Quel sacrifice, quel hommage,
Pourraient vous prouver mon amour?
Mlle DE WEDEL.
Un seul me plairait en ce jour...

ENSEMBLE.

Mlle DE WEDEL.
Mais, je vous en préviens d'avance,
Ah! monseigneur, pensez-y bien:
Ne concevez nulle espérance,
Songez que je ne promets rien.
LE PRINCE.
Ah! parlez, j'y souscris d'avance.
Grand Dieu! quel bonheur est le mien!
J'obéirai sans récompense,
Et mon cœur ne demande rien.
Mlle DE WEDEL.
Eh bien! si vous alliez vous-même
Au prince déclarer demain
Que vous renoncez à la main
De sa fille...
LE PRINCE.
Oh! bonheur suprême!
Et vous croirez alors que je vous aime?
Mlle DE WEDEL.
Non, je vous l'ai dit; songez bien
Que mon cœur ne vous promet rien.
LE PRINCE.
N'importe; au moins par mon obéissance
Mes feux vous seront prouvés.
Vous le voulez; je romps cette alliance,
Et puis vous m'aimerez après... si vous pouvez.
Mlle DE WEDEL.
C'est bien.
LE PRINCE.
N'avez vous pas d'autre ordre à me prescrire?
Mlle DE WEDEL.
Un seul.
LE PRINCE.
Et c'est?...
Mlle DE WEDEL.
De partir à l'instant.
LE PRINCE.
Je vous entends... Je me retire...
Mais vous me promettez pourtant...

ENSEMBLE.

Mlle DE WEDEL.
Non... je vous en préviens d'avance.
Ah! monseigneur, pensez-y bien,
Ne concevez nulle espérance,
Songez que je ne promets rien.
LE PRINCE.
Croyez à ma reconnaissance.
Grand Dieu! quel bonheur est le mien;
J'obéirai sans récompense,
Et mon cœur ne demande rien.
(Il sort et on l'entend fermer la porte en dehors.)

SCÈNE X.

Mlle DE WEDEL, LA PRINCESSE, M. DE LINSBERG.

TRIO.

LA PRINCESSE et M. DE LINSBERG, allant à Mlle de Wedel.
O toi! notre ange tutélaire,
Nous devons tout à tes bienfaits.
M. DE LINSBERG.
Tu me rends celle qui m'est chère.
LA PRINCESSE.
Tu romps un hymen que je hais.
Mlle DE WEDEL.
Soyez heureux, je le suis à jamais.
LA PRINCESSE, à Linsberg.
Mais craignons, par une imprudence,
De détruire notre espérance.
M. DE LINSBERG.
Quoi! déjà s'éloigner?...
LA PRINCESSE et Mlle DE WEDEL.
Oui, partez; il le faut.
M. DE LINSBERG.
A demain.
LA PRINCESSE et Mlle DE WEDEL.
A demain. Oui, nous nous verrons bientôt.

ENSEMBLE.

Que l'amour favorise
Notre entreprise;
Qu'il soit avec nous de moitié!
Oui, prenons pour devise:
L'amour et l'amitié.

LA PRINCESSE va ouvrir la fenêtre du milieu. Mlle de Wedel ouvre en même temps la première fenêtre à gauche. L'on aperçoit les arbres qui sont chargés de neige et le lac qui s'étend à perte vue.
Grand Dieu! que le ciel nous protége!
Le jardin et le lac, tout est couvert de neige.
M. DE LINSBERG, voulant partir.
Qu'importe!
LA PRINCESSE, l'arrêtant.
Eh! vous n'y songez pas,
Mes femmes et moi seule habitons cette enceinte;
Et si l'on voit demain la trace de vos pas,
Tout est perdu.
M. DE LINSBERG.
Je conçois votre crainte;
Mais que faire?... Essayons pourtant.
Je courrai si légèrement!...

Mlle DE WEDEL, mettant son pied à côté de celui de M. de Linsberg.

Oui, voyez en effet comme on peut s'y méprendre.

(Allant à la porte par laquelle le prince de Neubourg est sorti.)

Peut-être ce soldat dort-il encore. O ciel!
Nous sommes enfermés!

TOUS TROIS.

O contre-temps cruel!

LA PRINCESSE.

Que résoudre et quel parti prendre?
Amour daigne nous seconder:
Toi seul ici peux nous guider.

ENSEMBLE.

Tendre amour, favorise
Notre entreprise!
De nous le sort aura pitié,
Car nous avons pour devise:
L'amour et l'amitié.

Mlle DE WEDEL, qui a été ouvrir la dernière croisée.

Que vois-je sous cette fenêtre?
Un traîneau que l'on a laissé:
C'est un de ceux qui, ce matin peut-être,
Sillonnaient le lac glacé.
Quelle idée il m'inspire!
(A la princesse.)
Comme moi vous allez souscrire
A ce joli projet.

M. DE LINSBERG et LA PRINCESSE.

Mais quel est-il?

Mlle DE WEDEL.

C'est mon secret;
Mais à l'espoir mon cœur se livre.
Vite une écharpe...

M. DE LINSBERG, cherchant dans sa poche et en tirant un large ruban bleu.

Non... c'est l'ordre de Neubourg!

Mlle DE WEDEL, prenant une écharpe qui est sur la toilette de la princesse.

Voilà qui me suffit. Bientôt, par son secours,
D'esclavage je vous délivre...

M. DE LINSBERG et LA PRINCESSE.

Mais quels sont vos projets?

Mlle DE WEDEL.

Vous les saurez après:
(Les entraînant.)
Il faut d'abord me suivre.
Venez, venez!

ENSEMBLE.

Que l'amour favorise
Notre entreprise;
Qu'il soit avec nous de moitié!
Marchons, marchons sous la devise
De l'amour et de l'amitié.

(Pendant la ritournelle de ce morceau, ils descendent par la porte vitrée du fond, et un instant après, par cette porte et les deux croisées qui sont restées ouvertes, on aperçoit dans le lointain M. de Linsberg enveloppé de son manteau et assis dans un traîneau. Mlle de Wedel est devant qui le traîne par l'écharpe qu'elle y a attachée. La princesse est derrière, appuyée sur le traineau qu'elle semble pousser. Ils marchent avec précaution et d'un air craintif pendant que l'orchestre reprend en sourdine le motif de l'air précédent. La toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE I.

M. DE LINSBERG, seul.

RÉCITATIF.

Enfin voici le jour! Grâce à nos soins, j'espère,
Nul témoin indiscret ne m'aura vu sortir.
Mais chez moi, si matin, n'osant pas revenir,
J'errais depuis l'aurore en ce lieu solitaire,
Doucement occupé d'un tendre souvenir.

AIR:

Ce deuil de la nature,
Et ces tristes bosquets,
Ces arbres sans verdure,
Ont pour moi des attraits.
En vain soufflait la bise;
Au milieu des frimas
Je pensais à Louise,
Et me disais tout bas:
Le printemps,
En tout temps,
Aux amans
A su plaire.
Je préfère
Les sombres autans.
Moi, l'hiver
M'est plus cher.
Oui, l'hiver,
Quand on aime,
Vaut lui-même
Le temps
Du printemps.
Cette blanche neige
Me dira toujours

Que le ciel protége
Nos amours.
Le printemps,
En tout temps, etc.

SCÈNE II.

M. DE LINSBERG, WILHEM.

WILHEM, à part.

Jarni !.si je pouvions trouver quelqu'un à qui dégoiser ça. (Apercevant M. de Linsberg.) M'est avis que voilà un de nos seigneurs, stilà même qui est le favori du prince : je ne pouvions pas mieux tomber.

M. DE LINSBERG, à part.

Eh! mais, c'est ce garçon jardinier, le messager du prince, et le mien sans qu'il s'en doute. (Haut.) Te voilà, Wilhem ? tu es bien matinal... presque autant qu'un amoureux.

WILHEM, d'un air d'importance.

Dam ! quand on n'est encore que premier jardinier adjoint, faut se donner de la peine pour arriver.

M. DE LINSBERG.

Ah ! tu es premier jardinier !

WILHEM.

D'hier au soir. Il paraît que le prince de Neubourg, qui est un digne seigneur, en a touché deux mots à l'intendant des jardins; car celui-ci m'a annoncé que je partagerions l'emploi en chef avec maître Pierre, qui se fait déjà vieux.

M. DE LINSBERG.

De sorte que te voilà bien content ?

WILHEM.

Au contraire... Depuis ce moment-là ça me tracasse, parce qu'il n'est pas agréable d'être deux, et que je voudrions être seul pour avoir mes coudées franches.

M. DE LINSBERG, à part.

Allons, c'est fini !... voilà un pauvre diable à qui l'ambition fera tourner la tête.

WILHEM.

Eh! si vous vouliez tant seulement me faire parler à notre gracieux souverain, j'ai une nouvelle qui vaut son pesant d'or.

M. DE LINSBERG.

Toi, maître Wilhem ?

WILHEM.

Oui, c'est une manigance que j'ai découverte et qui me fait l'effet d'un complot.

M. DE LINSBERG.

Un complot! parle vite...

WILHEM.

Mon pas, parce que, si je vous l'apprenions, ce serait vot' nouvelle et non pas la mienne...

M. DE LINSBERG, souriant.

C'est juste. Allons, je te ferai parler au prince.

WILHEM.

Oui, mais faudrait se dépêcher, parce que si un autre le découvrait avant moi, ou si le guignon voulait que ça n'eût plus lieu, tout serait perdu!

M. DE LINSBERG.

Je comprends; et en cas de réussite, quelles sont tes prétentions ?

WILHEM.

Dam ! ce qu'on voudra ; moi je ne demande qu'à aller, le plus haut s'ra le mieux, et pour ça il ne faut qu'une bonne occasion et du tact ; car enfin, vous que v' là grand seigneur, on dit que quand vous êtes venu à la cour, on ne savait pas qui vous étiez et d'où vous sortiez.

M. DE LINSBERG, souriant.

Oui ; mais pour parvenir je tâchais d'éviter les maladresses, et il n'en faudrait qu'une comme celle que tu viens de faire pour ruiner la fortune la mieux établie !

WILHEM.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que j'aurais lâché quelque sottise?

M. DE LINSBERG.

A peu près ; et avec tout autre que moi...

WILHEM.

Eh bien! c'est sans le vouloir, et je suis capable, sans m'en douter, d'en détacher de pareilles devant son altesse!... Si vous vouliez être assez bon pour m'avertir, ou me faire seulement un signe, parce que, voyez-vous, je ne suis pas bête et je comprends à demi-mot.

M. DE LINSBERG.

Eh bien! par exemple !... (A part.) Au fait, pourquoi le rebuter? je suis si heureux aujourd'hui, il faut que tout le monde le soit. (A Wilhem.) Écoute bien... en parlant au prince, tu auras toujours les yeux fixés sur moi, et dès que tu auras commencé une phrase ou un mot peu convenable, je porterai la main à ma collerette; de cette manière-là, comprends-tu ?...

WILHEM.

Pardi !... dès que la collerette ira, je m'arrêterai, et je prendrons par une autre route.

M. DE LINSBERG.

C'est bien; j'entends le prince : tiens-toi à l'écart, je t'appellerai quand il faudra paraître.

(Wilhem sort.)

SCÈNE III.

M. DE LINSBERG, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC.

C'est vous, mon cher Linsberg? je suis enchanté de vous voir.

M. DE LINSBERG.

Il est donc vrai que votre altesse a daigné oublier...

LE GRAND-DUC.

Sans doute, hier même j'ai peut-être été un peu sévère; mais il s'agissait de ma fille, et porter atteinte au respect qu'on lui doit, c'est me blesser dans ce que j'ai de plus cher.

M. DE LINSBERG.

Moi, monseigneur, jamais.

LE GRAND-DUC.

J'en suis certain.

M. DE LINSBERG.

Votre altesse a-t-elle quelques ordres à me donner pour aujourd'hui?

LE GRAND-DUC.

Non, mon cher comte. Mais puisque nous sommes seuls, il faut que je vous consulte sur une aventure dont j'ai été le témoin et qui m'intrigue au dernier point. Cette nuit, je venais d'avoir avec ma fille une conversation qui m'avait un peu agité, et je ne pouvais dormir. Je me mis à ma fenêtre, et tout à coup, sur le grand lac qui était entièrement couvert de neige, je crois apercevoir un homme en traîneau...

M. DE LINSBERG, à part.

Grand Dieu!...

LE GRAND-DUC.

Conduit par deux femmes qu'il m'était impossible de reconnaître, mais dont je distinguais la taille élégante, les poses gracieuses et le vêtement blanc. Leur démarche était craintive, elles avançaient lentement et prêtaient l'oreille au moindre bruit. Arrivé à l'autre bord, le cavalier sort légèrement du traîneau, met un genou en terre, embrasse ses deux guides et disparaît.

M. DE LINSBERG.

Et vous n'avez point reconnu?... (A part.) Ah!... je respire!

LE GRAND-DUC.

Mais je vous le demande, mon cher comte, qu'en pensez-vous?

M. DE LINSBERG.

En vérité, monseigneur... je suis fort embarrassé, et ce sera sans doute quelqu'un de vos pages...

LE GRAND-DUC.

C'est probable; mais comment se fait-il que?...

M. DE LINSBERG, à part.

Changeons la conversation. (Haut.) Pendant que j'étais à attendre le lever de votre altesse, un de vos jardiniers m'a demandé la faveur d'être admis en sa présence et j'ai osé lui promettre...

LE GRAND-DUC.

Vous avez bien fait, et je l'écouterai avec plaisir.

M. DE LINSBERG, qui a fait signe à Wilhem.

Le voici.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, WILHEM.

TRIO.

LINSBERG.

Entre, Wilhem; parle sans peur.
(Bas au grand-duc.)
D'un complot il veut vous instruire.

LE GRAND-DUC, à Wilhem.

Eh bien! donc, que veux-tu me dire?

WILHEM, regardant de temps en temps M. de Linsberg, et parlant au grand-duc.

Je disais donc à monseigneur,
Vrai comm' je suis son serviteur,
Qu' j'étais chez nous la nuit dernière
Sans pouvoir fermer la paupière,
Vu, qu' par un' faveur singulière,
Je n' dormons plus ni nuit ni jour,
D'puis que j' suis jardinier d' la cour.
(Regardant M. de Linsberg qui reste immobile.)
C'est bon, c'est bon... g'nia rien encore.

LE GRAND-DUC.

Après, après?

WILHEM, de même.

V'là que soudain,
A part moi, je me remémore
Que votre altesse, hier matin,
M'ordonna d'attacher d' ma main
Les traîneaux qui restaient encore
Sur le lac et dans le jardin.

LE GRAND-DUC.

Des traîneaux!...

WILHEM.

Oui, voilà le fait.
(Apercevant M. de Linsberg qui fait un léger mouvement.)
Vot' grac'... c'est-à-dir' vot' altesse,
N' m'en voudra pas si j' lui confesse
Que j' l'avais oublié tout net.
Allons, je m' dis, point de paresse,
Et, tout en soufflant dans mes doigts,
J'en avais déjà fixé trois,
Quand d' l'autr' côté du lac je vois
S'ouvrir la f'nêtre d' la princesse.

M. DE LINSBERG, portant rapidement la main à sa collerette.

O ciel!

WILHEM, l'apercevant et se troublant.

Du tout; c'est une erreur.

LE GRAND-DUC.

Sa fenêtre!...

WILHEM.

Non, monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Mais tu disais...

WILHEM, regardant toujours M. de Linsberg, qui continue ses signes.

Non pas, vraiment;
Je me serai trompé peut-être,
Et quand je dis une fenêtre,
C'était la porte apparemment.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Ah! rien n'égale mon martyre!
C'est fait de nous, je le crains bien.
De mon secret il va l'instruire:
Comment rompre cet entretien?

WILHEM.

Ah! quel tourment! ah! quel martyre!
Qu'ai-je donc fait? je n'en sais rien;
Mais j'ai peur de ne pas bien dire:
Prenons garde, observons-nous bien.

LE GRAND-DUC.

Mais qu'a-t-il donc? que veut-il dire?
Il se trouble... je le vois bien.
Allons, achève de m'instruire:
Allons, achève et ne crains rien.

WILHEM.

Je disais donc à monseigneur
Que, sans me vanter, j'eus grand' peur.
J' veux d'abord crier: Au voleur!
Mais derrière un traîneau je pense
Qu'il vaut mieux rester, par prudence;
Et j'aperçois distinctement...
J'aperçois d'abord une femme...

LE GRAND-DUC.

Une femme!

WILHEM, voyant le geste de M. de Linsberg.

Non... non, vraiment.

LE GRAND-DUC.

Une femme!...

WILHEM.

Non, sur mon ame.
Souvent la peur peut nous troubler.
C'est une façon de parler,
Quand j' dis un' femm', c'était un homme.

LE GRAND-DUC.

Un homme qui sortait de cet appartement!

WILHEM, voyant M. de Linsberg dont les signes redoublent.

Permettez; j' n'en fais pas serment.
Pour la franchise on me renomme,
Et... monseigneur... certainement...

LE GRAND-DUC.

Enfin, réponds: c'était un homme?

WILHEM.

Je n'ai pas dit que c'en fût un:
Mais pour de vrai... c'était un manteau brun.

LE GRAND-DUC.

Réponds, ou bien crains ma fureur.

WILHEM.

Je disais donc... à monseigneur...

LE GRAND-DUC.

C'est un homme?

WILHEM, regardant toujours M. de Linsberg.

Non, monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Une femme?

WILHEM.

Non, monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Un manteau brun?

WILHEM.

Non monseigneur,
Je n'ai rien vu, sur mon honneur;
Mais vous sentez bien que mon zèle...
Et ma place de jardinier...
Enfin, v'là le récit fidèle
Que je voulais vous confier...

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Ah! rien n'égale mon martyre!
C'est fait de nous, je le crains bien.
De mon secret il va l'instruire:
Comment rompre cet entretien?

WILHEM.

Ah! quel tourment! ah! quel martyre!
Qu'ai-je donc fait? je n'en sais rien;
Mais j'ai peur de ne pas bien dire:
Prenons garde, observons-nous bien.

LE GRAND-DUC.

Mais qu'a-t-il donc? que veut-il dire?
Il se trouble, je le vois bien.
Allons, achève de m'instruire;
Allons, achève et ne crains rien.

WILHEM, s'essuyant le front.

Ouf! les gouttes d'eau! (Regardant M. de Linsberg.) La collerette en est toute chiffonnée. Je n'aurions jamais cru que ce fût aussi fatigant de parler à un seigneur...

LE GRAND-DUC regarde Wilhem pendant quelque temps, et s'adressant à M. de Linsberg.

Qu'en pensez-vous? Cet homme-là a perdu la tête, ou il a voulu se jouer de moi: vous veillerez sur lui.

WILHEM, à part.

Ah! mon Dieu!... j'aurai lâché quelque sottise, et me v'là coffré. Chienne d'ambition! J'avions bien besoin de nous lancer, nous qui avions déjà une si bonne place!...

LE GRAND-DUC.

Comte de Linsberg, avertissez l'officier de service de venir s'assurer de lui. Allez, et le plus profond silence sur tout ceci.

M. DE LINSBERG.

Oui, monseigneur... (A part.) Grand Dieu, protége-nous! (Il sort en faisant signe à Wilhem de garder le silence.)

SCÈNE V.

WILHEM, LE GRAND-DUC.

WILHEM, à part.

Nous v'là seuls... Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que ça va devenir?

LE GRAND-DUC.

Approche. La frayeur ou quelque autre consi-

dération t'a empêché tout à l'heure de parler... persuade-toi qu'avec moi l'on ne risque rien en me disant la vérité... et tout en me trompant...

WILHEM, tremblant.

Oui, monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Réponds maintenant. Tu as vu cette nuit un homme en traîneau conduit par deux femmes; je le sais.

WILHEM.

Alors, monseigneur, si vous le saviez... faites bien attention que ce n'est pas moi qui le dis.

LE GRAND-DUC.

Et tu es bien sûr que la fenêtre qui s'est ouverte est celle de l'appartement de ma fille?

WILHEM.

Ah ça! je le jure devant votre altesse!

LE GRAND-DUC.

Et quelle a été ton idée?

WILHEM.

Que c'était, sauf vot' respect, quelques honnêtes voleurs qui s'entendiont avec quelques femmes de chambre, et qui s'introduisiont la nuit pour voler dans ces riches appartemens...

LE GRAND-DUC.

C'est aussi la vérité, et tu avais raison...

WILHEM.

Comment, j'avions raison!... A la bonne heure, au moins avec lui ça va tout seul...

LE GRAND-DUC.

Et tu n'as rien entendu?

WILHEM.

Si fait!... Au moment où l'on a passé près de moi, j'ons entendu des phrases que je n'ons pu comprendre.

LE GRAND-DUC.

Mais encore?

WILHEM.

L'une des femmes disait à voix basse: « Ah! je ne crains que pour mon époux! »

LE GRAND-DUC, à part.

Son époux!...

WILHEM.

L'autre alors a dit: « Partout on peut nous voir; de quel côté prendrons-nous?... » et la première a répondu: « Par celui-ci, il n'y a que mon père. »

LE GRAND-DUC, à part.

Grand Dieu!...

WILHEM, continuant.

« Et il vaut mieux tomber entre les mains de mon père que dans celles des autres. »

LE GRAND-DUC, avec émotion.

Elle a dit cela?...

WILHEM, tirant de sa poche un ruban bleu.

Oui, monseigneur... Après, je n'ai plus rien entendu. Au bout de quelques instans la croisée s'est refermée, et c'est en me relevant que j'ai aperçu sur la neige ce brimborion de ruban dont j'avais envie de ne pas parler parce que ça ne faisait rien à la chose.

LE GRAND-DUC, prenant le ruban et le regardant.

Une croix de diamans!... l'ordre de Neubourg; serait-ce le prince!.. Quelle idée! .. Cependant cet ordre dont il est ordinairement décoré, et que lui seul dans ma cour a le droit de porter...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, Mlle DE WEDEL.

LE GRAND-DUC.

Ah! c'est vous, baronne... (A Wilhem.) Retire-toi, et sur ta tête ne parle à personne de ce que tu m'as dit.

WILHEM.

Votre altesse peut être tranquille. (A part.) Si on m'y rattrape maintenant!... je verrais bien emporter le château que je ne dirions rien. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LE GRAND-DUC, Mlle DE WEDEL.

Mlle DE WEDEL, à part.

Linsberg m'a tout confié... Tâchons de savoir si l'on a des soupçons. (Haut.) Je venais de la part de la princesse demander des nouvelles de votre altesse.

LE GRAND-DUC.

Je vous remercie; j'allais faire prier ma fille de passer chez moi, car j'ai à lui parler... et surtout à vous, baronne.

Mlle DE WEDEL.

Grand Dieu! quel ton sévère!

LE GRAND-DUC, lentement.

Il est un mystère que je n'ai encore pu pénétrer...

Mlle DE WEDEL, à part, avec joie.

Il ne sait rien.

LE GRAND-DUC.

Et j'attends de vous... Eh! mais, qui vient nous interrompre?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE DE NEUBOURG.

LE PRINCE.

C'est moi, monseigneur, qui venais demander à votre altesse un moment d'audience. (Bas à Mlle de Wedel.) Vous voyez que je tiens ma parole.

LE GRAND-DUC.

Je suis prêt à vous entendre. (Il fait signe Mlle de Wedel de se retirer.)

LE PRINCE, la retenant.

Non: mademoiselle de Wedel peut rester.

LE GRAND-DUC.

Je crois en effet que sa présence nous sera nécessaire. (Au prince.) D'abord je dois vous rendre cette croix de diamans qui vous appartient, et qu'un de mes jardiniers a trouvée ce matin sur le lac glacé... Vous devez me comprendre?

LE PRINCE.

Non, cette décoration ne m'appartient pas: c'est celle que j'ai donnée hier à M. de Linsberg.

LE GRAND-DUC, vivement.

Comment?... M. de Linsberg!

Mlle DE WEDEL, à part.

L'imprudent!...

LE PRINCE.

Et aujourd'hui, de grand matin, je lui en avais envoyé le brevet. Mais M. de Linsberg n'était pas chez lui, et ses gens ont même assuré qu'il n'y avait point passé la nuit.

LE GRAND-DUC, à part.

Grand Dieu!

Mlle DE WEDEL, de même.

Tout est perdu!

LE PRINCE, les regardant d'un air étonné.

Eh bien! qu'est-ce!... Qu'y a-t-il donc! Ai-je eu tort d'honorer un brave et fidèle serviteur?

LE GRAND-DUC.

Vous avez raison, le devoir d'un prince est de récompenser la fidélité... et de punir la trahison. Mais je vous en prie... plus tard nous reprendrons cet entretien... Dans ce moment j'ai besoin d'être seul.

Mlle DE WEDEL, prête à se retirer, regardant le grand-duc d'un air suppliant.

Ah! monseigneur!...

LE GRAND-DUC.

Laissez-moi, baronne; retirez-vous dans cet appartement, et n'en sortez point sans mes ordres.

Mlle DE WEDEL.

J'obéis. (A voix basse au prince.) Ah! qu'avez-vous fait! (Elle sort.)

LE PRINCE, la regardant avec surprise.

Je n'y conçois rien... Mais je vois que suivant mon habitude... Allons, suivons mademoiselle de Wedel, et avant de connaître ma faute cherchons du moins les moyens de la réparer.

(Il salue le grand-duc et sort.)

SCENE IX.

LE GRAND-DUC, seul.

Tout me le dit... tout me le prouve!... Et je ne puis le croire encore!... Il n'y aurait pas de supplice assez grand pour une ingratitude, pour une trahison pareilles!... Non... cela n'est pas!... et à moins que de la bouche même des coupables, je n'apprenne la vérité... Ah! c'est trop souffrir!... et à tout prix, je les forcerai bien à l'aveu de leur crime... C'est ma fille... Holà! quelqu'un!... (A un domestique qui paraît.) Cherchez M. de Linsberg, et qu'il vienne me parler à l'instant.

SCÈNE X.

LE GRAND-DUC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Je ne voyais pas revenir Mlle de Wedel, et j'étais d'une inquiétude... Votre altesse a-t-elle bien reposé?...

LE GRAND-DUC, sans lui répondre, la prend par la main et l'amène lentement au bord du théâtre.

J'ai senti, d'après notre conversation d'hier, que j'avais des reproches à me faire...

LA PRINCESSE.

Vous... des reproches!...

LE GRAND-DUC.

De très grands. Cette nuit, tu voulais en vain me le cacher; j'ai vu que, malgré ton obéissance, ton mariage avec le prince de Neubourg te rendrait malheureuse; et tu sais si jamais j'ai voulu ton malheur!...

LA PRINCESSE.

Ah! mon père!

LE GRAND-DUC.

Calme-oit, ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Apprends donc que depuis long-temps je te cachai un secret important, un secret d'où dépend mon bonheur. Je vois ton étonnement; c'était mal à moi, je le sens... A qui devais-je ma confiance, si ce n'était à ma fille, à mon amie? (Apercevant Linsberg, qui entre.) Ah! vous voilà, Ernest!... Approchez, vous n'êtes pas étranger à notre conversation...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LINSBERG.

LA PRINCESSE.

Grand Dieu! que va-t-il me dire?...

TRIO.

LE GRAND-DUC, prenant la main de la princesse.

Je veux savoir si dans ton cœur
Ernest eut jamais quelque place?

LA PRINCESSE.

Que dites-vous?...

M. DE LINSBERG.

Ah! monseigneur, de grace.

LE GRAND-DUC.

Réponds.

LA PRINCESSE.

J'ai toujours fait des vœux pour son bonheur.

LE GRAND-DUC, à M. de Linsberg, lui prenant aussi la main.

N'avez-vous pas, à votre tour,
Un peu d'amitié pour ma fille?

M. DE LINSBERG.

Ah! pour votre auguste famille
Vous connaissez mon respect, mon amour.

LE GRAND-DUC.

Que je rends grace au sort prospère!
Tous deux apprenez un mystère
Que personne ne soupçonnait:
Écoutez-moi.

LA PRINCESSE.

Nous écoutons, mon père.

ENSEMBLE.

LE GRAND-DUC.

Ah! je vois leur trouble secret.

LA PRINCESSE et M. DE LINSBERG.

Mais quel peut être son secret?

LE GRAND-DUC.

Ernest, je t'ai chéri de l'amour le plus tendre;
Je t'ai comblé de mes faveurs:
Tant de bienfaits et tant d'honneurs
A ton cœur n'ont-ils rien fait comprendre?...

LA PRINCESSE, M. DE LINSBERG.

Ah! grand Dieu! quel soupçon m'agite malgré moi!
D'où vient qu'en l'écoutant mon cœur frémit d'effroi?

LE GRAND-DUC.

Inconnu dans ma cour, sans parens, sans naissance,
Tous ces soins paternels donnés à ton enfance,
Tout ne vous dit-il pas?...

LA PRINCESSE.

Achevez.

M. DE LINSBERG.

Je frémis!

LE GRAND-DUC.

Que Linsberg m'appartient, que Linsberg est mon fils?

M. DE LINSBERG.

Votre fils!

(La princesse pousse un cri et se jette aux genoux de son père; M. de Linsberg se jette également à genoux et se cache la tête entre les mains. Le grand-duc les regarde un instant en silence.)

LE GRAND-DUC, à part.

Il est donc vrai!... tous deux m'avaient trahi!...
Leur offense fut grande... et la vengeance aussi!...
(Il leur prend la main et les relève lentement.)
D'où vient l'effroi qui vous agite?
Louise... Ernest, mes enfans, levez-vous...

LA PRINCESSE.

Votre fils!...

LE GRAND-DUC.

Et pourquoi... cette frayeur subite?...
Sans doute il est mon fils... puisqu'il est ton époux.

M. DE LINSBERG et LA PRINCESSE.

O ciel! que dites-vous?
Céleste Providence,
Tu nous rends l'innocence
Ainsi que le bonheur.

LE GRAND-DUC.

Oui, calmez votre frayeur,
Je savais tout le mystère.
Ingrats! vous redoutiez un père
Qui se venge en vous unissant.

ENSEMBLE.

O clémence! ô bonté tutélaire!
Et que notre crime était grand!
Hélas! nous redoutions un père
Qui se venge en nous unissant.

LE GRAND-DUC.

On vient; silence!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE DE NEUBOURG, Mlle DE WEDEL, TOUTE LA COUR.

LE GRAND-DUC.

Mes amis, j'ai voulu que vous fussiez les premiers à offrir vos hommages à l'époux de ma fille... (Prenant M. de Linsberg par la main.) Vous pouvez donc faire vos complimens à M. le comte de Linsberg, à mon gendre...

LE PRINCE, au grand-duc.

Très bien, monseigneur!... très bien!... (A M. de Linsberg, lui tendant la main.) Prince, vous ne m'en voulez pas, n'est-il pas vrai?... et pour me le prouver, vous daignerez travailler à mon mariage, et parler en ma faveur à Mlle de Wedel...

Mlle DE WEDEL.

AIR:

Pas encore, monseigneur, pas encore!...
De la patience!
Et de la constance!
Ne demandez rien!
D'obtenir, c'est le meilleur moyen!
Que de mon élève
La leçon s'achève,
C'est déjà très bien!
Nous verrons... mais je ne promets rien!
C'est avec raison
Que je dis: non! non!
Et vous n'aimez pas trop
Ce mot!
Monseigneur, je gage,
Voudrait davantage!
Ah! ah!...
Non pas! non pas!... c'est encore trop tôt!...
Pour que je tienne ma promesse,
Pour que j'adore votre altesse,
De la patience!
Et de la constance!

Ne demandez rien !
D'obtenir, c'est le meilleur moyen !
Oui, mon noble élève,
Ce n'est point un rêve,
C'est déjà très bien !
Nous verrons... mais je ne promets rien !

CHOEUR FINAL.

Quel bonheur ! quelle ivresse !
Désormais, à la cour,
Les plaisirs, la tendresse
Vont fixer leur séjour !

FIN DE LA NEIGE.

NOTA.—Toutes les indications de droite et de gauche doivent être prises relativement aux spectateurs. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre.

BOULÉ et Comp., imprimeurs, rue Coq-Héron, 3.

FRANCE DRAMATIQUE.

Cette collection, qui contient les meilleures Pièces des Auteurs vivans, se continue toujours avec succès. Les éditions dont elle se compose sont les seules exactement conformes aux représentations.

CASIMIR DELAVIGNE.

L'École des vieillards. 60
Les Vêpres siciliennes. 60
Les Comédiens. 60
Le Paria. 60
Louis XI. 60
Don Juan D'Autriche. 60
La princesse Aurélie. 60
Marino Faliero. 60
Famille au temps de Luther. 60
Les Enfans d'Edouard. 60
La Popularité. 60
La Fille du Cid. 60

SCRIBE.

La seconde Année. 30
L'Ours et le Pacha. 30
Malheurs d'un amant heureux. 30
Michel et Christine. 30
Mariage de raison. 30
La Vieille. 30
La Demoiselle à marier. 30
Le Budget d'un jeune ménage. 30
Philippe. 30
La Dame Blanche. 60
Toujours! 30
Dix Ans, ou la Vie d'une femme. 60
Le Lorgnon. 30
Bertrand et Raton. 60
Une Faute. 30
La Chanoinesse. 30
L'Héritière. 30
Le Gardien. 60
Le Charlatanisme. 30
Zoé. 30
Mémoires d'un Colonel. 30
Les deux Maris. 30
La Passion secrète. 60
Estelle. 30
Fra Diavolo. 60
Robert-le-Diable. 60
Avant, Pendant et Après. 60
Gustave III. 60
Valérie. 60
Le Nouveau Pourceaugnac. 30
Le Secrétaire et le Cuisinier. 30
La Prison d'Edimbourg. 50
Le Chalet. 30
Les Indépendans. 60
La Juive. 60
Les Huguenots. 60
La Camaraderie. 60
La Muette de Portici. 60
Clermont. 60
Le Mariage d'argent. 60
Marguerite. 60
Les Treize. 60
La Fiancée. 60
Le Shérif. 60
César ou le Chien du château. 60
Le Philtre, opéra. 60
Malvina. 60
Le plus beau jour de la vie. 60
Louise ou la Réparation. 60
Les premières Amours. 30
Le Colonel. 30
Le Coiffeur et le Perruquier. 30
La Lune de miel. 60
La Mansarde des Artistes. 30
Yelva. 60
La Marraine 60
Le Quaker. 60
La Famille Riquebourg. 30

ALEXANDRE DUMAS.

Henri III et sa Cour. 60
Richard d'Arlington. 60
La Tour de Nesle. 60
Stockholm et Fontainebleau. 60

VICTOR DUCANGE.

Calas. 30
Trente Ans. 60
Il y a Seize Ans. 60
Thérèse. 60
Couvent de Tonington. 60
Sept Heures. 60
La Fiancée de Lammermoor. 60
Polder. 60
Le Jésuite. 60
Lisbeth. 60

MÉLESVILLE.

Le Philtre champenois. 30
Les Vieux Péchés. 30
Zampa. 60
Elle est Folle. 60
Catherine. 30
Michel Perrin. 30
Le Bourgmestre de Saardam. 30
Le Mariage impossible. 30
Mademoiselle Clairon. 60
L'Espionne russe. 60

BAYARD.

Marie Mignot. 60
Un Premier Amour. 60
Le Poltron. 30
Moiroud et compagnie. 30
Le Père de la Débutante. 60
Suzette. 60
C'est Monsieur qui paie. 30
Phœbus. 60
Geneviève-la-Blonde. 60
La Grande Dame. 60

PAUL FOUCHER.

Don Sébastien de Portugal. 60
Le Pacte de Famine. 60
Isabelle de Montréal. 60
Guillaume Colmann. 60

CHARLES DESNOYERS.

Le Facteur. 60
Alix ou les deux Mères. 60
Richard Savage. 60
Le Général et le Jésuite. 60
La Boulangère a des écus. 60
Les Filles de l'Enfer. 60

LOCKROY.

Un Duel sous Richelieu. 30
Pourquoi? 30
C'est encore du bonheur. 60
Perrinet Leclerc. 60
Passé Minuit 60

PAUL DE KOCK.

Le Débardeur. 60
Un Jeune homme charmant. 60
La Laitière de la Forêt. 60
Le Postillon franc-comtois. 60
Un Bal de Grisettes. 30
Les Bayadères de Pithiviers. 60

PIÈCES DIVERSES.

Le Mari et l'Amant, c. en 1 a., par Vial. 30
Luxe et indigence, c. en 5 act. par M. d'Epagny. 60
La Famille Glinet, c. en 5 act. par M. Merville. 60
Jeanne d'Arc, trag. en 5 act., par d'Avrigny. 60
Les deux Gendres, c. en 5 act., par M. Etienne. 60
L'Abbé de l'Epée, c. en 5 act., par M. Bouilly. 60
La Belle-mère et le Gendre, c. en 3 actes, par M. Samson. 60
Jean, vaud. en 4 actes, par M. Théaulon. 60
Faublas, v. en 3 actes, par M. Dupeuty. 60
Le Voyage à Dieppe, c. en 3 actes, par MM. Wafflard et Fulgence. 60
La Fille d'honneur, c. en 5 a. par M. Alexandre Duval. 60
Un Moment d'Imprudence, c. en 5 actes, par MM. Wafflard et Fulgence. 60
Les Deux Ménages, com. en 3 a., par MM. Picard et Fulgence. 60
Une Journée à Versailles, c. en 3 a., par M. G. Duval. 60
Clotilde, drame en 5 actes, par M. Soulié. 60
La Fausse Clé, drame en 3 a., par MM. Frédéric et Laqueyrrie.

Etc., etc. Voir la couverture de cette pièce.

SOUS PRESSE.

Le Chaperon.
Le Diplomate.
Jeune et Vieille.
Rodolphe.
La Maitresse au logis.
Les Manteaux.
Les Deux sergents.
La Pauvre Famille.
Paoli.
Le Commissionnaire.

FRANCE DRAMATIQUE.

PIÈCES EN VENTE.

- La Seconde Année.
- L'Ecole des Vieillards.
- L'Ours et le Pacha.
- Le Camarade de lit.
- Le Mari et l'Amant.
- Les Malheurs d'un Amant heureux.
- Henri III et sa cour.
- Un Duel sous Richelieu.
- Calas, de Ducange.
- Michel et Christine.
- Le Mariage de raison.
- L'Hom. au masque de fer
- La Jeune Femme colère.
- L'Incendiaire.
- La Vieille.
- Le Jeune Mari.
- La Demoiselle à marier.
- Les Vêpres Siciliennes.
- Budget d'un jeune ménag.
- L'Auberge des Adrets.
- Philippe.
- La Dame blanche.
- Toujours.
- 10 ans de la vie d'une fem.
- Le Lorgnon.
- Bertrand et Raton.
- Une Faute.
- Le ci-devant jeune hom.
- Marie Mignot.
- Pourquoi?
- Richard d'Arlington.
- La Chanoinesse.
- Les Comédiens.
- L'Héritière.
- Léontine.
- Le Gardien.
- Dominique.
- Le Philtre Champenois.
- Le Chevreuil.
- Le Charlatanisme.
- Vert-Vert.
- Brueïs et Palaprat.
- Une Fête de Néron.
- Le Mariage extravagant.
- Le Paysan perverti.
- Pinto, en 5 actes.
- La Carte à payer.
- Le Mari de ma femme.
- Les Vieux Péchés.
- Luxe et Indigence.
- Zoé.
- Louis XI.
- Ninon chez Mme Sévigné.
- Robin des Bois.
- Marius.
- Marie Stuart.
- Les Rivaux d'eux-mêmes
- La Famille Glinet.
- Les Héritiers.
- Jeanne d'Arc.
- Les Maris sans femmes.
- L'Assemblée de famille.
- Mémoires d'un Colonel de Hussards.
- Le Paria.
- Les Deux Maris.
- Le Médisant.
- La Passion secrète.
- Rabelais.
- Les Deux Gendres.
- Estelle.
- Trente Ans.
- Le Pré-aux-Clercs.
- La Poupée.
- La Tour de Nesle.
- Changement d'uniforme.
- Une Présentation.
- Mme Gibou et Mme Pochet
- Est-ce un Rêve?
- Fra Diavolo.
- Robert-le-Diable.
- Le Duel et le Déjeuner.
- Zampa.
- Avant, Pendant et Après.
- Les Projets de mariage.
- Un premier Amour.
- Napoléon, ou Schœnbrunn et Ste-Hélène.
- La Courte-Paille.
- Le Hussard de Felsheim.
- 1760, ou les 3 Chapeaux.
- Rigoletti.
- Robert-Macaire.
- Frédégonde et Brunehaut
- Gustave III.
- Elle est Folle.
- L'Abbé de l'Epée.
- Un Fils.
- Les Infortu. de M. Jovial.
- M. Jovial.
- Victorine.
- Catherine ou la Croix d'or
- La Belle-Mère et le Gend.
- Heur et Malheur.
- Il y a Seize ans.
- L'Héroïne de Montpellier
- C'est encore du Bonheur.
- La Mère au bal, et la Fille à la maison.
- Jean.
- Les Etourdis.
- Valérie.
- Faublas.
- Picaros et Diégo.
- Démence de Charles VI.
- Une Heure de mariage.
- Madame Du Barry.
- Le Chiffonnier.
- Le marquis de Brunoy.
- Le Voyage à Dieppe.
- Les Anglaises pour rire.
- La Fille d'honneur.
- Un moment d'imprudence
- Le Dîner de Madelon.
- Les Deux Ménages.
- Le Bénéficiaire.
- Malheurs d'un joli garçon
- Robert, chef de brigands
- Michel Perrin.
- Une Journée à Versailles.
- Le Barbier de Séville.
- Les Cuisinières.
- Le nouv. Pourceaugnac.
- Marie.
- Le Secrét. et le Cuisinier.
- Clotilde.
- Bourgmest. de Saardam.
- Le Roman.
- Le Coin de Rue, ou le Rempailleur de chaises
- Le Célibataire et l'Homme marié.
- La Maison en loterie.
- Les Deux Anglais.
- Le Mariage impossible.
- La Ferme de Bondi.
- Werther.
- La Prison d'Edimbourg.
- La Première Affaire.
- La Famille de l'Apothicai.
- Don Juan d'Autriche.
- L'Enfant trouvé.
- Le Poltron.
- Le Facteur.
- Misanthropie et Repentir
- Le Châlet.
- Perrinet Leclerc.
- Moiroud et Compagnie.
- Agamemnon.
- Chacun de son côté.
- Le Vagabond.
- Thérèse.
- Sans Tambour ni Tromp.
- Marino Faliero.
- Fanchon la Vielleuse.
- Prosper et Vincent.
- Glenarvon.
- Le Conteur.
- Le Caleb de Walter Scott
- La Dame de Laval.
- Carlin à Rome.
- Les Deux Philibert.
- Les Couturières.
- Couvent de Tonnington.
- Le Landaw.
- Une Famille au temps de Luther.
- Les Poletais.
- Honorine.
- Angeline.
- La Princesse Aurélie.
- Les Petites Danaïdes.
- Sophie Arnould.
- Un Mari charmant.
- Les Deux Frères.
- Madame Lavalette.
- La Pie Voleuse.
- La Famille improvisée.
- Les Frères à l'épreuve.
- Le Marquis de Carabas.
- La Belle Ecaillère.
- Les Deux Jaloux.
- Laitière de Montfermeil.
- Les Bonnes d'Enfans.
- Farruck le Maure.
- Monsieur Sans-Gêne.
- Madame de Sévigné.
- Monsieur Chapolard.
- La Camargo.
- Préville et Taconnet.
- Le Bourru bienfaisant.
- La Fille de Dominique.
- Philosophe sans le savoir
- Rossignol.
- Deux vieux Garçons.
- Jeunesse de Richelieu.
- Le Père de la Débutante.
- L'Avoué et le Normand.
- La Juive.
- Un Page du Régent.
- Les Indépendans.
- Les Huguenots.
- Mal noté dans le quartier.
- L'Idiote, dr. en 4 actes.
- Suzette.
- Guillaume Colmann.
- Les Deux Edmond.
- Le Serment de Collége.
- La Vie de Garçon.
- La Camaraderie.
- Le Commis Voyageur.
- Liste de mes Maîtresses.
- Alix, ou les Deux Mères.
- Harnali, *parodie*.
- 99 Moutons et un Champenois.
- Un Ange au sixième étage
- Frascati, vaud. en 3 actes
- La Cocarde tricolore.
- La Muette de Portici.
- La Foire Saint-Laurent.
- Clermont.
- Le Pioupiou, v. en 3 actes
- Perruquier de la Régence
- Le Chevalier du Temple.
- Le Mariage d'argent.
- Le Camp des Croisés, avec une préface, *une Lettre de Victor Hugo* à l'aut.
- Mademoiselle d'Aloigny.
- Une Vision ou le sculpteur
- Le Bourgeois de Gand.
- Le Pauvre Idiot, d. 5 act.
- Louise de Lignerolles.
- L'Homme de Soixante ans
- Marguerite.
- La Belle-Sœur.
- Céline la Créole, ou l'opinion, dr. en 5 actes.
- Mademoiselle Bernard, ou l'Autorité paternelle
- Précepteur à vingt ans.
- Madame Grégoire.
- La Cachucha.
- Samuel le marchand.
- Guillaume Tell, op. 4 a.
- Henri Hamelin, dr. 3 a.
- Un Testament de dragon
- Le Ménestrel, com. 5 a.
- Bayadères de Pithiviers.
- Peau d'âne, en 5 actes.
- L'Ouverture de la Chasse
- La Vie de Château.
- Thérèse, opéra-comique.
- L'Obstacle imprévu.
- Richard Savage, dr. 5 a.
- Le Grand-Papa Guérin.
- Le Général et le Jésuite.
- La Boulangère a des écus
- D. Sébastien de Portugal
- C'est monsieur qui paie.
- Mademoiselle Clairon.
- Ruy-Brac, p. de Ruy-Blas
- Une Position délicate.
- Randal, dr. en 5 actes.
- L'Enfant de Giberne.
- Sept Heures.
- Un Bal de Grisettes.
- Candinot, roi de Rouen.
- Françoise et Francesca.
- La Mantille.
- Les Trois Gobe-Mouches
- Postillon franc-comtois.
- Mademoiselle Nichon.
- Dagobert.
- Les Maris vengés.
- Une Saint-Hubert.
- La Fille d'un Voleur.
- Les Sermens.
- Le Planteur.
- Jaspin, com.-vaud.
- Le Père Pascal.
- Nanon, Ninon, Maintenon
- Phœbus.
- Les Camarades du minist.
- Vingt-six ans.
- La Canaille.
- L'Eclair.
- L'intérieur des Comités révolutionnaires.
- La Laitière de la Forêt.
- Bobèche et Galimafré.
- La Femme Jalouse.
- Le Panier Fleuri.
- Le Protégé.
- Le Diamant.
- Les Treize.
- Naufrage de la Méduse.
- L'Eau merveilleuse.
- Geneviève la Blonde.
- Industriels et Industrieux
- Le Pied de mouton.
- La Grande Dame.
- Passé minuit.
- Le Susceptible.
- Le Pacte de Famine.
- Tribut des Cents Vierges
- Isabelle de Montréal.
- Une Visite nocturne.
- Madame de Brienne.
- Un Ménage parisien.
- Les Brodequins de Lise.
- Valentine.
- La Belle Bourbonnaise.
- Mademoiselle Desgarcins
- Passé Midi.
- Les Trois Quartiers.
- La Nuit du Meurtre.
- La Fiancée.
- Les Ouvriers.
- Jeune homme charmant.
- L'Elève de Saumur.
- Carte blanche.
- Chantre et Choriste.
- Chansons de Béranger.
- La Fille du Musicien.
- La Rose Jaune.
- Le Shérif.
- Les Filles de l'Enfer.
- César, ou le Chien du château.
- Eustache.
- Argentine.
- L'Amour.
- Fiancée de Lammermoor.
- Le Père de Famille.
- Bélisario.
- Le Débardeur.
- La Symphonie.
- Sujet et Duchesse.
- Ecorce russe et Cœur français.
- Un Scandale.
- Le Bambocheur.
- Le Philtre, opéra.
- Le Tasse.
- Léonide, ou la Vieille.
- A Minuit.
- Le Coffre-fort.
- Fénélon, par Chénier.
- Les Machabées.
- La Lune Rousse.
- L'Amant bourru.
- Cartouche, ou les Voleurs
- L'espionne Russe.
- Les Deux Normands.
- Le Soldat de la Loire.
- Malvina, ou le Mariage.
- Le plus beau jour de la vie
- Polder, ou le Bourreau.
- Louise, ou la Réparation
- Les Premières Amours.
- Le Colonel.
- Le Coiffeur et le Perruquier.
- La Reine de seize ans.
- Kettly, ou le Retour.
- Poudre de Perlinpinpin.
- Lisbeth, ou la Fille du Laboureur.
- La Famille Riquebourg.
- La Lune de Miel.
- La Correctionnelle.
- La République, l'Empire et les Cent jours.
- Les deux Forçats.
- Le Quaker et la Danseuse
- Les Enfans d'Edouard.
- Yelva.
- La Marraine.
- La Mansarde.
- La Fille du Cid.
- Assemblée de créanciers.
- Le Soldat laboureur.
- Les Cabinets particuliers.
- Deux Systèmes.
- La Reine d'un jour.
- Régine, ou Deux Nuits.
- L'Humoriste.
- Lénore.
- Le Hochet d'une coquette
- La Fausse Clé.
- Le Secret du Soldat.
- La Peur du tonnerre.
- La Neige.

Imprimerie de Boulé et Cie, rue Coq-Héron, 3.